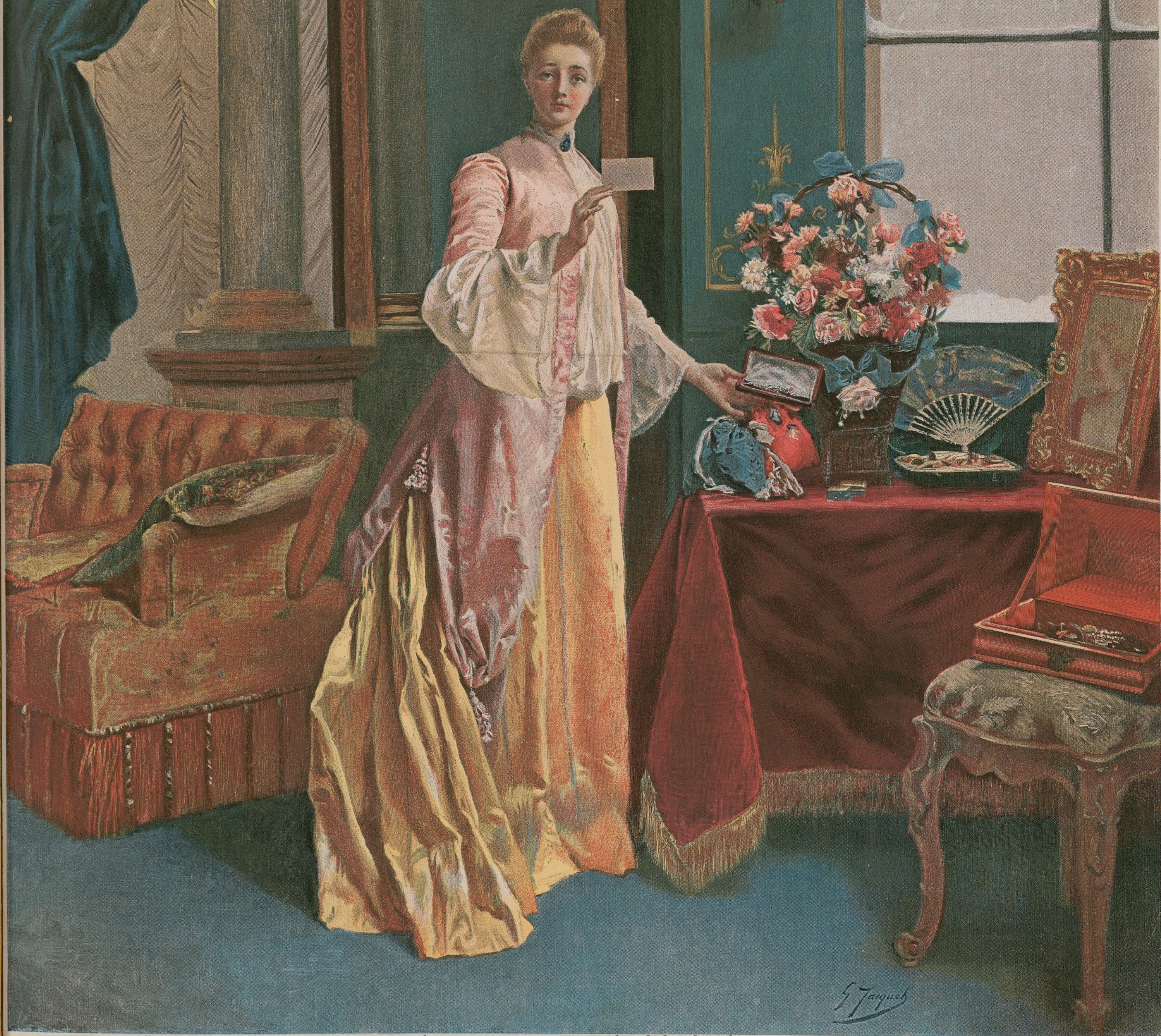
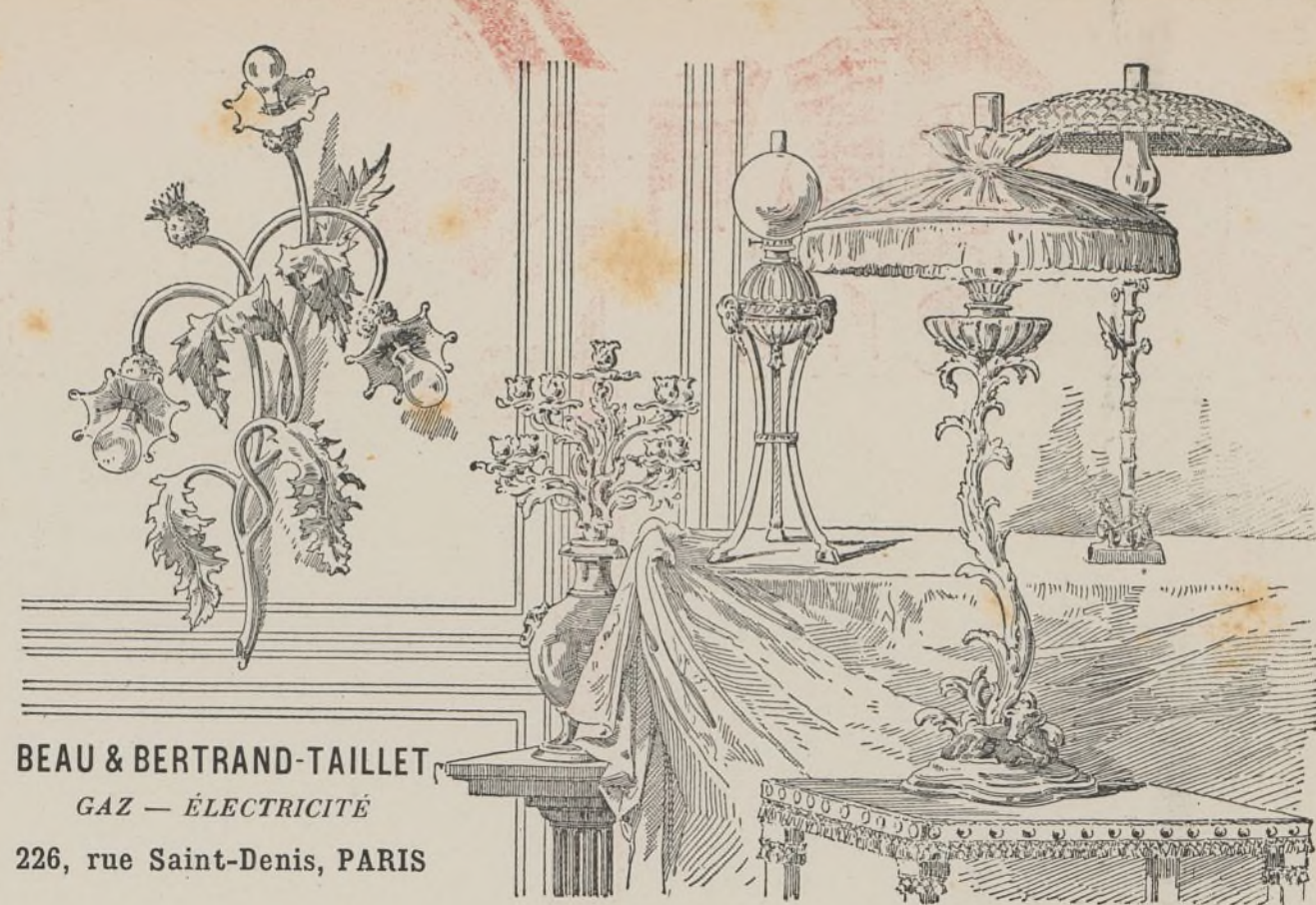


FIGARO ILLUSTRÉ





Cabinet de toilette pour un enfant de 3 à 10 ans.
Lotion, Eau de Cologne, Eau dentifrice, brosses, démêloirs, lisseurs et rubans
Sortant de chez LENTHERIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris.



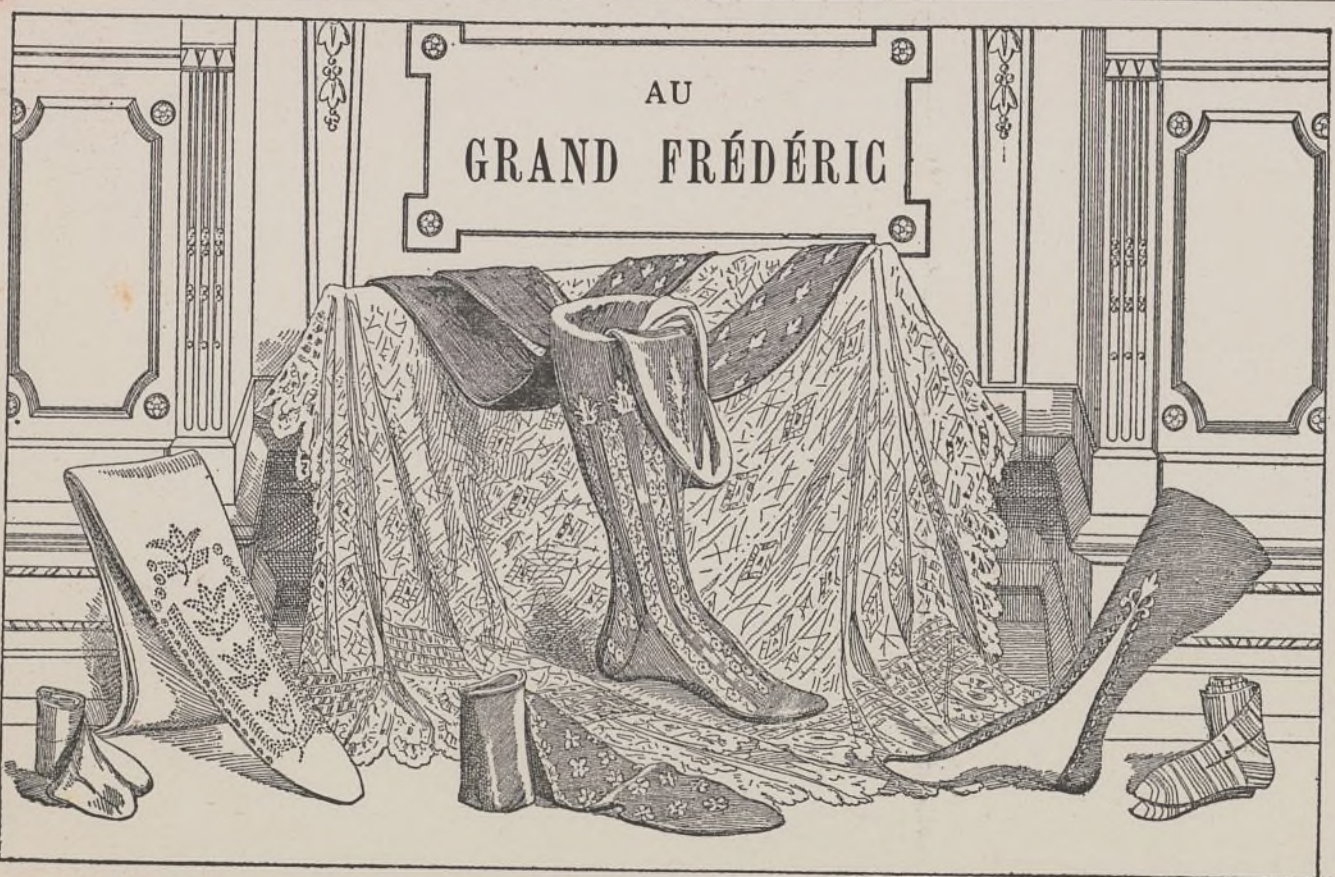
BEAU & BERTRAND-TAILLET
GAZ — ÉLECTRICITÉ
226, rue Saint-Denis, PARIS



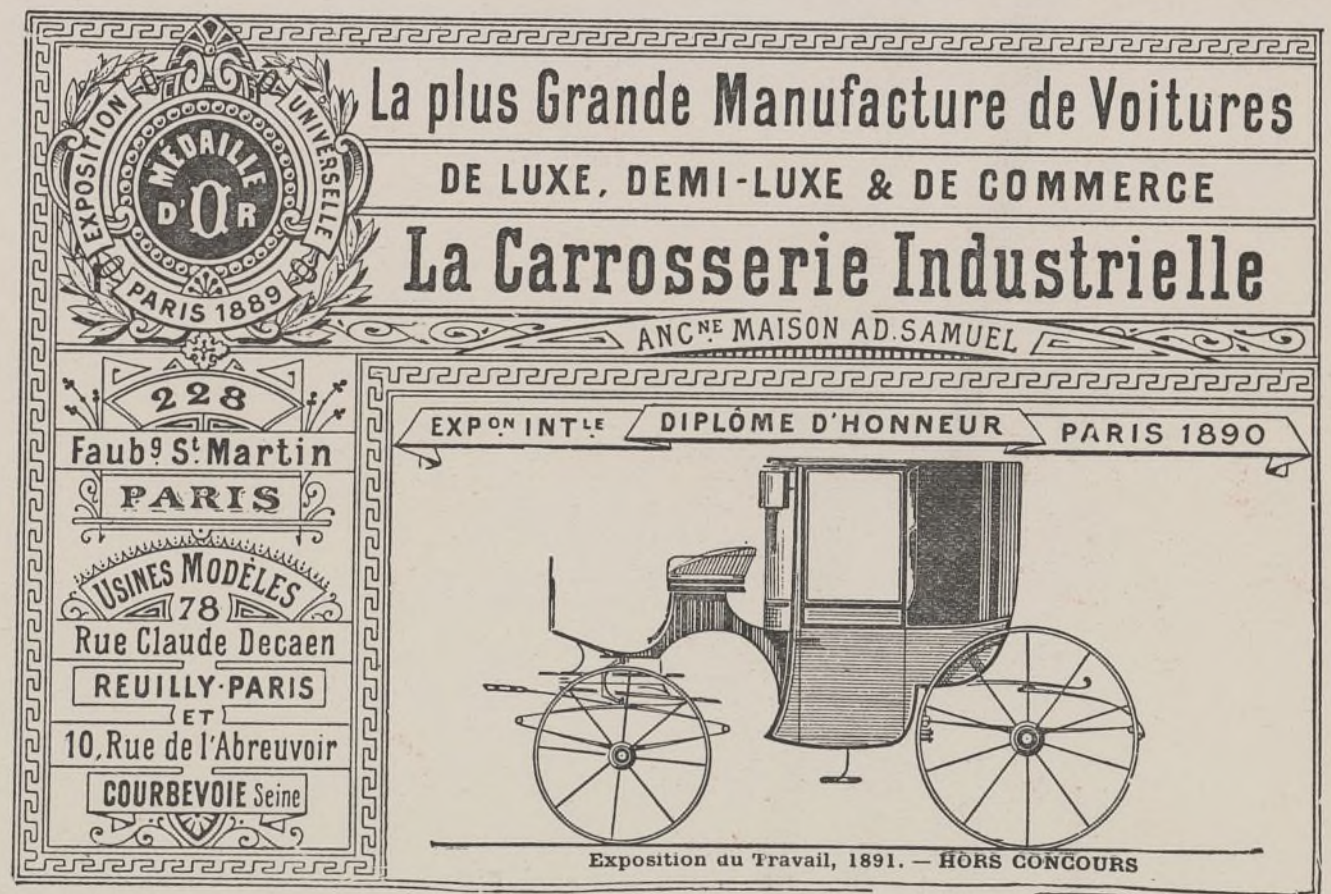
Leoty



4, Faub. Saint-Honoré



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.



La plus Grande Manufacture de Voitures
DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE
La Carrosserie Industrielle
ANCIENNE MAISON AD. SAMUEL
EXPOSITION DU TRAVAIL, 1891. — HORS CONCOURS
228
Faub. St. Martin
PARIS
USINES MODELES
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS
ET
10, Rue de l'Abreuvoir
COURBEVOIE Seine

Compagnie Coloniale
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
THÉ Composée exclusivement de THÉS NOIRS
La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.
Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, à Paris
DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

Seule véritable
EAU DE BOTOT
17, Rue de la Paix.
LE SUBIME
PÂTE DENTIFRICE
EAU-POUR-TOILETTE
PARIS

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Troisième

Chromotypogravure & Imprimerie BOUSSOD, VALADON & C^{ie}.

1892

JANVIER-DÉCEMBRE

FIGARO ILLUSTRÉ

Librairie du Figaro

*1
Cote Embolage Jaune
a Paris de l'Antiquaire*

Tome Troisième



LE FIGARO, 26, rue Drouot

BOUSSOD, VALADON & C^{IE}, ÉDITEURS

RUE CHAPTAL, 9, PARIS

1892

FIGARO ILLUSTRÉ

Tom II



FIGARO, 30, rue de la Harpe

BOSSON, VALABON & Co. Éditeurs

1844



FIGARO ILLUSTRÉ

JANVIER		FÉVRIER		MARS		AVRIL		MAI		JUIN	
P. Q. 7 P. L. 11 D. Q. 22 N. L. 23		P. Q. 5 P. L. 12 D. Q. 21 N. L. 28		P. Q. 5 P. L. 13 D. Q. 21 N. L. 28		P. Q. 4 P. L. 12 D. Q. 20 N. L. 26		P. Q. 3 P. L. 11 D. Q. 19 N. L. 26		P. Q. 2 P. L. 10 D. Q. 17 N. L. 21	
1 V	Girconsis.	1 L	Se Brigide	1 M	Mardi gras	1 V	Se Valérie	1 D	SS.J. et Ph.	1 M	S. Pamph.
2 S	Se Basile	2 M	Se Basile	2 M	Se Basile	2 S	Se Fr. P.	2 L	S. Athanas.	2 J	S. Pothin.
3 D	Se Genes.	3 J	Se Genes.	3 J	Se Genes.	3 D	Se Passio.	3 V	Se Clotil.	3 S	Se Clotil.
4 L	Se Rigobert	4 J	Se Rigobert	4 V	Se Rigobert	4 L	Se Ambrois.	4 M	Se Vinc. F.	4 S	Se Emma
5 M	Se Emile	5 V	Se Emile	5 S	Se Emile	5 M	Se Vinc. F.	5 D	Se Jean P.	5 D	PENTEC.
6 J	Se Epiphane	6 D	Se Epiphane	6 D	Se Epiphane	6 J	Se Clotilde	6 L	Se Stanislas	6 M	Se Pauline
7 S	Se Melanie	7 L	Se Melanie	7 L	Se Melanie	7 S	Se Clotilde	7 M	Se Stanislas	7 M	Se Pauline
8 V	Se Lucien	8 M	Se Irma	8 M	Se Irma	8 V	Se Clotilde	8 S	Se Stanislas	8 S	Se Pauline
9 S	Se Julien	9 J	Se Apoll.	9 J	Se Apoll.	9 D	Se Clotilde	9 L	Se Stanislas	9 L	Se Pauline
10 D	Se Guillan.	10 M	Se Scholas.	10 M	Se Scholas.	10 M	Se Clotilde	10 M	Se Stanislas	10 M	Se Pauline
11 L	Se Martense	11 J	Se Scholas.	11 J	Se Scholas.	11 L	Se Clotilde	11 L	Se Stanislas	11 L	Se Pauline
12 M	Se Arcade	12 V	Se Scholas.	12 V	Se Scholas.	12 M	Se Clotilde	12 M	Se Stanislas	12 M	Se Pauline
13 J	Se Bapt. N.-S.	13 S	Se Scholas.	13 S	Se Scholas.	13 J	Se Clotilde	13 J	Se Stanislas	13 J	Se Pauline
14 S	Se Bapt. N.-S.	14 D	Se Scholas.	14 D	Se Scholas.	14 S	Se Clotilde	14 S	Se Stanislas	14 S	Se Pauline
15 V	Se Bapt. N.-S.	15 L	Se Scholas.	15 L	Se Scholas.	15 V	Se Clotilde	15 V	Se Stanislas	15 V	Se Pauline
16 D	Se Bapt. N.-S.	16 M	Se Scholas.	16 M	Se Scholas.	16 D	Se Clotilde	16 D	Se Stanislas	16 D	Se Pauline
17 L	Se Bapt. N.-S.	17 J	Se Scholas.	17 J	Se Scholas.	17 L	Se Clotilde	17 L	Se Stanislas	17 L	Se Pauline
18 M	Se Bapt. N.-S.	18 V	Se Scholas.	18 V	Se Scholas.	18 M	Se Clotilde	18 M	Se Stanislas	18 M	Se Pauline
19 J	Se Bapt. N.-S.	19 S	Se Scholas.	19 S	Se Scholas.	19 J	Se Clotilde	19 J	Se Stanislas	19 J	Se Pauline
20 S	Se Bapt. N.-S.	20 D	Se Scholas.	20 D	Se Scholas.	20 S	Se Clotilde	20 S	Se Stanislas	20 S	Se Pauline
21 V	Se Bapt. N.-S.	21 L	Se Scholas.	21 L	Se Scholas.	21 V	Se Clotilde	21 V	Se Stanislas	21 V	Se Pauline
22 S	Se Bapt. N.-S.	22 M	Se Scholas.	22 M	Se Scholas.	22 S	Se Clotilde	22 S	Se Stanislas	22 S	Se Pauline
23 D	Se Bapt. N.-S.	23 J	Se Scholas.	23 J	Se Scholas.	23 D	Se Clotilde	23 D	Se Stanislas	23 D	Se Pauline
24 L	Se Bapt. N.-S.	24 V	Se Scholas.	24 V	Se Scholas.	24 L	Se Clotilde	24 L	Se Stanislas	24 L	Se Pauline
25 M	Se Bapt. N.-S.	25 S	Se Scholas.	25 S	Se Scholas.	25 M	Se Clotilde	25 M	Se Stanislas	25 M	Se Pauline
26 J	Se Bapt. N.-S.	26 D	Se Scholas.	26 D	Se Scholas.	26 J	Se Clotilde	26 J	Se Stanislas	26 J	Se Pauline
27 S	Se Bapt. N.-S.	27 L	Se Scholas.	27 L	Se Scholas.	27 S	Se Clotilde	27 S	Se Stanislas	27 S	Se Pauline
28 V	Se Bapt. N.-S.	28 M	Se Scholas.	28 M	Se Scholas.	28 V	Se Clotilde	28 V	Se Stanislas	28 V	Se Pauline
29 S	Se Bapt. N.-S.	29 J	Se Scholas.	29 J	Se Scholas.	29 S	Se Clotilde	29 S	Se Stanislas	29 S	Se Pauline
30 D	Se Bapt. N.-S.	30 V	Se Scholas.	30 V	Se Scholas.	30 D	Se Clotilde	30 D	Se Stanislas	30 D	Se Pauline
31 L	Se Bapt. N.-S.	31 S	Se Scholas.	31 S	Se Scholas.	31 L	Se Clotilde	31 L	Se Stanislas	31 L	Se Pauline

JULIET		AOUT		SEPTEMBRE		OCTOBRE		NOVEMBRE		DÉCEMBRE	
P. Q. 2 P. L. 10 D. Q. 17 N. L. 23 P. Q. 31		P. L. 8 D. Q. 15 N. L. 22 P. Q. 30		P. L. 6 D. Q. 13 N. L. 21 P. Q. 29		P. L. 6 D. Q. 12 N. L. 20 P. Q. 28		P. L. 4 D. Q. 11 N. L. 19 P. Q. 27		P. L. 3 D. Q. 11 N. L. 19 P. Q. 26	
1 V	Se Eleonore	1 L	Se Esper.	1 J	Se Lou et G.	1 S	Se Remy, év.	1 M	TOUSS.	1 J	Se Eloi
2 S	Se V. de la V.	2 M	Se Alphonse.	2 V	Se Antonin.	2 D	Se Ang. G.	2 M	Se Trépassés	2 V	Se Aurélie
3 D	Se Anatole	3 J	Se Elie.	3 D	Se Rosalie	3 L	Se Gerard	3 S	Se Ch. B.	3 S	Se Claude
4 L	Se Berthe	4 V	Se Domini.	4 M	Se Fr. d'A.	4 M	Se Constant	4 D	Se Barbe	4 D	Se Barbe
5 M	Se Zoa, m.	5 S	Se Tran. J.-C.	5 L	Se Bertin	5 J	Se Brune	5 L	Se Léonard	5 L	Se Salas
6 J	Se Lucie	6 D	Se Albert	6 M	Se Claude	6 S	Se Auguste	6 M	Se Nicolas	6 M	Se Nicolas
7 S	Se Elie	7 L	Se Léonide	7 V	Se de la V.	7 D	Se Fanny	7 S	Se Ernest	7 S	Se Ernest
8 V	Se Virginie	8 J	Se Suzanne	8 D	Se de la V.	8 L	Se Tydie	8 M	Se Stes Reliq.	8 M	Se Stes Reliq.
9 S	Se Blanche	9 M	Se Laurent	9 J	Se Hippol.	9 M	Se Clémence	9 S	Se Juste	9 S	Se Juste
10 D	Se Felicie	10 V	Se Suzanne	10 V	Se Hippol.	10 D	Se Clémence	10 L	Se Juste	10 L	Se Juste
11 L	Se Trés. Benoit	11 S	Se Suzanne	11 D	Se Hippol.	11 M	Se Clémence	11 M	Se Juste	11 M	Se Juste
12 M	Se Frederic	12 J	Se Suzanne	12 V	Se Hippol.	12 S	Se Clémence	12 S	Se Juste	12 S	Se Juste
13 J	Se Engene	13 D	Se Suzanne	13 M	Se Hippol.	13 D	Se Clémence	13 D	Se Juste	13 D	Se Juste
14 S	Se FETE NAT	14 L	Se Suzanne	14 J	Se Hippol.	14 M	Se Clémence	14 M	Se Juste	14 M	Se Juste
15 V	Se Henri	15 M	Se Suzanne	15 V	Se Hippol.	15 J	Se Clémence	15 J	Se Juste	15 J	Se Juste
16 S	Se Estelle	16 D	Se Suzanne	16 D	Se Hippol.	16 M	Se Clémence	16 M	Se Juste	16 M	Se Juste
17 D	Se Alexis	17 L	Se Suzanne	17 L	Se Hippol.	17 S	Se Clémence	17 S	Se Juste	17 S	Se Juste
18 L	Se Camille	18 M	Se Suzanne	18 M	Se Hippol.	18 D	Se Clémence	18 D	Se Juste	18 D	Se Juste
19 M	Se Vin. de P.	19 J	Se Suzanne	19 J	Se Hippol.	19 M	Se Clémence	19 M	Se Juste	19 M	Se Juste
20 S	Se Margue.	20 V	Se Suzanne	20 V	Se Hippol.	20 S	Se Clémence	20 S	Se Juste	20 S	Se Juste
21 D	Se Victor	21 S	Se Suzanne	21 S	Se Hippol.	21 L	Se Clémence	21 L	Se Juste	21 L	Se Juste
22 L	Se Marie-M.	22 D	Se Suzanne	22 D	Se Hippol.	22 M	Se Clémence	22 M	Se Juste	22 M	Se Juste
23 J	Se Caroline	23 L	Se Suzanne	23 L	Se Hippol.	23 S	Se Clémence	23 S	Se Juste	23 S	Se Juste
24 S	Se Christi.	24 M	Se Suzanne	24 M	Se Hippol.	24 D	Se Clémence	24 D	Se Juste	24 D	Se Juste
25 V	Se Christo.	25 J	Se Suzanne	25 J	Se Hippol.	25 M	Se Clémence	25 M	Se Juste	25 M	Se Juste
26 S	Se Anne	26 D	Se Suzanne	26 D	Se Hippol.	26 S	Se Clémence	26 S	Se Juste	26 S	Se Juste
27 D	Se Nathalie	27 L	Se Suzanne	27 L	Se Hippol.	27 M	Se Clémence	27 M	Se Juste	27 M	Se Juste
28 J	Se Marie	28 M	Se Suzanne	28 M	Se Hippol.	28 D	Se Clémence	28 D	Se Juste	28 D	Se Juste
29 V	Se Marie	29 J	Se Suzanne	29 J	Se Hippol.	29 M	Se Clémence	29 M	Se Juste	29 M	Se Juste
30 S	Se Ignace	30 V	Se Suzanne	30 V	Se Hippol.	30 S	Se Clémence	30 S	Se Juste	30 S	Se Juste
31 D	Se G. l'Au.	31 S	Se Suzanne	31 S	Se Hippol.	31 L	Se Clémence	31 L	Se Juste	31 L	Se Juste

1892

Jean Beraud



FIGARO ILLUSTRÉ

Janvier 1892



RAYONS DE SOLEIL, PAR JOZEF ISRAËLS.
(Exposition des maîtres Hollandais).

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Chanson d'Autrefois, par L. MARCHETTI.

Chanson d'Aujourd'hui, par le même.

PRIME EXCEPTIONNELLE : *Le Calendrier de 1892*, par JEAN BÉRAUD.

Rayons de soleil, par JOZEF ISRAËLS. (Exposition des Maîtres Hollandais).

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Les Livres d'étrennes, par R. M.

Lusine de la C^{ie} Popp, par G. M. (Reproduction directe).

Josette Marsin (première partie), par ERNEST DAUDET; illustrations en couleurs de S. REICHAN.

Les Miracles de saint Valentin, légende par ÉDOUARD ROD; illustrations en couleurs et or par F. BAC.

R'dija, par GRANDIN-DARRADO; illustrations en couleurs de A. BLOCH.

Au pays de Tchad, par GASTON BERGERET; illustrations de CARAN D'ACHE.

COUVERTURE : *Les Étrennes*, par GUSTAVE JACQUET.

Le Mois Parisien

La fièvre des étrennes. — *Les jouets fin de siècle.* — *L'exposition de Meissonier.* — *L'exposition des Maîtres Hollandais.* — *Les collections du Louvre.* — *Chenonceaux et ses souvenirs.* — *Les grands mariages.* — *Vœux pour 1892.*

Nous voilà maintenant en pleine fièvre d'étrennes. C'est le triomphe du fondant, le règne de la maroquinerie, l'apothéose de la joaillerie vraie ou *toc*, le grand massacre des fleurs de serre, l'heure de l'échange des petits cadeaux qui sont censés entretenir l'amitié.

La Rochefoucauld a dit : « Il est de bons mariages, il n'en est pas de délicieux ». On pourrait dire de même en thèse générale, qu'il n'est pas de délicieuses étrennes. La nécessité de rendre l'équivalent de ce qui vous a été donné gêne quelque peu le plaisir que l'on éprouve à recevoir. Cette nécessité fait le succès des étrennes banales, de celles dont l'étiquette du confiseur ou de la fleuriste disent à première vue le prix. On répond à un sac de fondants de deux louis par un sac de même valeur, et l'on est quitte.

Toutefois, la véritable amitié sait être ingénieuse et deviner ce qui peut être agréable.

Les cadeaux de famille sont toujours les bien venus. Le jour de l'an est une époque heureuse pour les enfants petits ou grands, qu'ils reçoivent des jouets ou de jolis billets de banque qui leur permettent de payer en tout ou en partie leurs premières créances de cercle ou leurs dettes de tailleur.

Les jouets d'enfant continuent d'être non seulement récréatifs, mais instructifs.

L'an dernier, les camelots avaient imaginé, comme « joli cadeau à faire à un enfant », la *malle à Gouffé* ou l'art de se débarrasser des huissiers. C'était une petite malle de fer battu contenant, au lieu du diable traditionnel, un huissier qui surgissait tout à coup quand on appuyait sur un bouton.

Cette année a vu naître le *chemin de fer à catastrophes*, charmant joujou qui permet aux bébés de se donner, aussi souvent qu'ils le veulent, le spectacle d'un déraillement.

A un certain point d'une voie circulaire, les wagons s'arrêtent brusquement et montent les uns sur les autres. Chauffeurs et mécaniciens sont projetés à distance. Les voyageurs enfermés dans les wagons s'entrechoquent. C'est tout à fait joyeux et il y a encore de beaux jours pour le jeune Bob.

Madame Meissonier devait organiser pour le mois de mai prochain, à l'Ecole des Beaux-Arts, une exposition générale des œuvres de son mari.

Le comité d'organisation était composé de douze membres : le comte Delaborde, membre de l'Institut, président; Adrien Hébrard, sénateur; Aynard, Georges Berger, Antonin Proust, députés; Chaplain, Gustave Moreau et Antonin Mercié, membres de l'Institut; Chenavard, Bracquemond, G. Moreau-Chaslon, Dr Félix Guyon.

Il s'agissait de réunir les tableaux du maître qui sont dispersés dans le monde entier et ceux qui les possèdent hésitent à leur faire courir les hasards d'un long voyage.

Malheureusement des difficultés matérielles de toutes sortes, des résistances de la part d'amateurs jaloux de leurs trésors, ont découragé le Comité d'organisation qui a dû résigner sa mission : l'idée de l'exposition est sinon abandonnée, du moins ajournée à l'année 1893.

Il eût été cependant d'un haut intérêt d'y retrouver les deux 1814, celui qui fut acheté en mai dernier par M. Chauchard et celui de la collection Porto-Riche, acquis à la même époque par MM. Boussod, Valadon et C^{ie}, moyennant 131.000 francs. Nous aurions revu là cent toiles exquises ou tragiques que la gravure a popularisées et qui ont fait tant d'honneur à l'Ecole française contemporaine.

L'école moderne hollandaise figure avec honneur à nos salons annuels; néanmoins le Kunstclub de Rotterdam a voulu organiser à Paris un petit coin où ses compatriotes fussent chez eux et entre eux : la ville de Paris lui a prêté son pavillon des Champs-Élysées et les amateurs y peuvent trouver groupés les noms célèbres d'Israëls, de Mauve, de Roelofs, des frères Maris, de Mesdag, de Madame Henriette Rönner et de beaucoup d'autres artistes de talent.

L'excellente installation de cette exposition fait honneur à son président M. de Kuiper.

Nous reproduisons, à notre première page, une des plus intéres-

santes toiles de l'exposition des Maîtres Hollandais, intitulée *Rayons de Soleil*.

Par suite d'un grand nombre de dons généreux, par suite aussi de quelques achats intelligents, les merveilleuses collections du Louvre deviennent chaque jour plus riches.

On a critiqué cet accroissement lors de la récente discussion du budget des Beaux-Arts.

Les musées de province sont jaloux et, par l'intermédiaire des députés locaux, demandent que Paris ne soit pas favorisé au détriment des chefs-lieux de départements.

Malheureusement pour ceux-ci, il n'existe aucun moyen d'empêcher les donateurs de favoriser le Louvre : ils lui donnent ce qu'ils ne donneraient pas au musée d'Arras ou au musée de Quimper.

Ce qu'ils veulent, c'est que leurs dons soient exposés dans le plus beau musée du monde; et, en tous cas, dans le plus fréquenté par la foule cosmopolite des amateurs et des artistes.

On raille la vanité qui les pousse à exiger que l'on inscrive au-dessous de leur envoi : *Don de M. X...*; en somme, cette vanité n'a rien que de fort légitime.

D'ailleurs, il est des donateurs qui poussent la modestie jusqu'à n'adresser au Louvre que des dons anonymes, pour l'amour de l'art.

Parmi les cadeaux les plus récents faits à notre musée national, il s'en trouve de très importants : les portraits de René d'Anjou et de sa seconde femme, par Nicolas Froment, d'Avignon (don de M. Maciet); le reliquaire des dominicains de Médina del Campo, offert par madame veuve Spitzer; un admirable groupe de cire, de Giraud, offert par M. Montenard; le portrait d'Isabey, par Horace Vernet (don de madame Levrat), des peintures de Raffet, de Hondecoeter, de Jan Weenix, de Jan Van Huysum, de Ruysdael et de David Teniers, dons de MM. Auguste Cain et Léon Moreaux.

Après être devenu, à la suite des malheurs de madame Pelouze, la propriété du Crédit Foncier, le château de Chenonceaux vient d'être acquis pour un million par M. Emilio Terry, député aux Cortès et déjà grand propriétaire d'immeubles à Paris, spécialement de l'hôtel Lebey, avenue du Bois-de-Boulogne.

Il serait inexact et surtout injuste de dire que ce magnifique domaine passe dans des mains étrangères.

M. Emilio Terry est d'origine française et il adore la France, où il vient habiter dès que ses fonctions officielles le lui permettent.

Chenonceaux rappelle d'aimables souvenirs à beaucoup de journalistes parisiens qui y furent, à diverses reprises, les hôtes de madame Pelouze, spécialement en juillet 1878, lors de l'inauguration, à Veretz, du monument de Paul-Louis Courier.

Tous ont gardé un souvenir ébloui de cette splendide résidence où des repas pantagruéliques et moyenâgeux leur furent servis dans la vaste salle des fêtes qui traverse toute la largeur du Cher.

Là, figurèrent sur la table des sangliers entiers, des paons dressant leurs queues, des faisans dorés garnis de leurs plumes; tout cela arrosé d'excellents vins de Chinon, de Vouvray et de Noble Joué mousseux.

Pascal Duprat et Jules Simon, en leur qualité de démocrates, s'attendrirent au dessert sur les souvenirs monarchiques rappelés par le château et l'on compara successivement madame Pelouze à Catherine de Médicis et à Diane de Poitiers, à Louise de Vaudémont et à la princesse de Condé.

Il y a déjà treize ans de cela, et l'aimable madame Pelouze n'est plus châtelaine de Chenonceaux que dans l'affreux portrait qu'un grand peintre a fait d'elle. *Sævi monumenta doloris...*

Nous entrons dans l'ère des grands mariages. Le prince de Tarente, fils du duc et de la duchesse de la Trémoille, épouse le mois prochain mademoiselle Hélène Pillet-Will, fille du comte et de la comtesse Pillet-Will. Le comte Pillet-Will est ancien régent de la Banque de France, habite, à Paris, l'ancien palais d'Albuféra, voisin de l'hôtel de la Trémoille et, dans l'Oise, le magnifique château d'Offémont.

La fin de 1891 a vu beaucoup de mariages élégants : ceux de mademoiselle Caroline Sedelmeyer, fille du célèbre collectionneur, avec M. Paul Mersch, avocat; de mademoiselle de Callac avec M. de la Broise, union célébrée à la nonciature; de mademoiselle Lucy Darboux avec M. Léopold Cabanis, où tout l'Institut est venu apporter ses hommages aux jeunes époux.

Nous devons une mention particulière au mariage de mademoiselle Hervé, la gracieuse fille de M. et madame Edouard Hervé, avec le comte de Grenaud de Saint-Christophe, aide de camp du prince de Bulgarie.

Et maintenant, que l'année nouvelle commence et que 1892 apporte à nos gracieuses LECTRICES, à nos aimables LECTEURS, tous les sourires et toutes les prospérités.

LA GRAND-VILLE.

LE CALENDRIER DU FIGARO ILLUSTRÉ

par JEAN BÉRAUD.

En outre des deux gravures de Marchetti, *Chanson d'autrefois et Chanson d'aujourd'hui*, tirées en six couleurs, le *Figaro illustré* offre à ses lecteurs, dans son numéro d'étrennes du 1^{er} janvier 1892, une prime exceptionnelle : un almanach peint par Jean Béraud, qui y a mis toute son élégance et tout son esprit.

Cette prime ne doit pas être vendue séparément ; elle doit être livrée avec le numéro, sans augmentation de prix.

Les Livres d'Étrennes

La librairie parisienne, à cette époque de l'année, est envahie par les livres de Noël et des Étrennes, et toutes les littératures disparaissent devant les ouvrages de luxe, qui font la joie des petits et des grands.

Comme le choix des livres à donner en cadeaux est toujours une opération fort difficile et passablement ennuyeuse pour les donateurs généreux, ils nous sauront gré de leur fournir quelques indications qui les guideront. Voici donc très rapidement et sans ordre la liste des ouvrages qui nous ont déjà été signalés.

Une très belle réimpression de la *Chronique du règne de Charles IX*, de Prosper Mérimée, avec de remarquables illustrations de M. Edouard Toudouze.

Les *Récits de campagne*, du duc d'Orléans, illustré de bois de Raffet, H. Vernet, Winterhalter, Ary Scheffer, etc. C'est un ouvrage documentaire du plus haut intérêt.

Ces deux livres sont publiés chez Calmann Lévy, avec un grand luxe de gravures.

La librairie Hachette, toujours si richement approvisionnée de livres nouveaux et de tous les genres et de tous les prix, — offre cette année : Une admirable réimpression, illustrée par H. Vogel, du *Trente et Quarante* d'Edmond About ; c'est un livre vraiment artistique et, on le sait, extrêmement amusant. La troisième partie de l'*Acropole de Suse*, de M. Dieulafoy. Un gros et bel ouvrage de l'architecte Charles Garnier, intitulé *L'Habitation humaine*. Un volume qui compte parmi les plus intéressants et les plus beaux de l'année, c'est l'*Histoire de France*, de Victor Duruy, contenant plus de cinq cents gravures sur bois. Enfin *Du Niger au Golfe de Guinée*, deux magnifiques volumes du capitaine Binger, avec d'exquises illustrations de Riou ; le *Tibet inconnu*, de G. Bonvalot, illustré de plus de cent photographies du prince Henri d'Orléans, son compagnon de voyage. Sans compter les années 1891, du *Tour du Monde* et du *Journal de la Jeunesse*, ainsi que les nombreux volumes nouveaux, parus dans les diverses collections de la librairie Hachette.

Chez Hetzel, ce sont les enfants et les jeunes gens qui, comme toujours, sont le plus favorisés. Voici *Mrs. Branican*, du maître conteur Jules Verne, illustré par Benett, livre plein des situations les plus palpitantes. Puis un volume très intéressant d'André Laurie, *Axel Eberssen*, faisant suite à la jolie série de « la Vie de Collège » ; les *Contes de l'Oncle Jacques*, de P.-J. Stahl, où se retrouvent toutes les qualités de l'écrivain aimé des jeunes. Enfin, citons d'autres ouvrages charmants que le manque de place nous empêche d'analyser, les *Adoptés du Boisvallon*, par H. Fauquez, les *Exploits de Mario*, par P. Perault ; *Un Malheur heureux*, par J. Lermont ; *Capitaine et Blanchette*, par J. Anceau ; les *Joujoux parlants*, par C. Lemonnier, etc. Tous ces livres sont illustrés avec le charme que la maison Hetzel sait apporter à ses moindres productions.

Est-il besoin de dire que la maison Quantin a de quoi satisfaire les bibliophiles les plus exigeants et les jeunes hommes les plus avides de nouveautés ?

Nous trouvons d'abord un livre de luxe qui nous paraît appelé à devenir bien vite une rareté, car il n'est tiré qu'à mille exemplaires, c'est un petit chef-d'œuvre inconnu d'Alexandre Dumas fils, *Un Cas de rupture*, édité en un volume in-4^o de cent pages, illustré d'une série de compositions d'Eugène Courboin, dessinées page à page ; rien de plus distingué ni de plus artistique. A la même librairie, la *Confession d'un Enfant du siècle*, d'Alfred de Musset, volume in-8^o Jésus, avec dix gravures à l'eau-forte d'Abot, d'après des compositions de Jazet. Voici encore la *Tunisie*, texte et dessins par Charles Allemand, orné de cent cinquante aquarelles en couleurs. Ensuite un très beau livre, qui aura le plus grand succès, c'est *Autour de Paris*, par Louis Barron, bourré d'illustrations par Fraipont. Enfin, un bien curieux volume, qui va avoir un retentissement énorme dans le monde judiciaire, autant par sa valeur littéraire que par son intérêt documentaire, c'est le *Palais de Justice de Paris*, écrit par la presse judiciaire et copieusement illustré par tous les artistes de renom.

Chez Didot, quatre nouveaux volumes du plus puissant intérêt, édités et illustrés avec le goût et le soin qui ont fait la réputation du célèbre éditeur. Au premier rang, nous signalerons la *Vie américaine*, de M. P. de Rousiers, un gros livre aussi instructif qu'amusant, plein de dessins et de photographies. Ensuite un volume très illustré qui sera lu avec avidité par ceux qui ont déjà dévoré les récits de Stanley et qui a pour titre *Dix ans en Equatoria*, par le capitaine de bersagliers Casati, qui a vécu près d'Emin Pacha. La *Marine moderne*, de M. de Meulen, donne un très complet résumé des transformations de la marine du XIX^e siècle, et le *Paris en 1789*, de M. Babeau, est un document d'une lecture attachante. Ces deux volumes sont joliment illustrés.

MM. Plon et Nourrit n'ont pas produit beaucoup cette année, en vue du jour de l'an ; mais on peut dire que la qualité compense la quantité.

Voici deux bijoux : Pour les jeunes filles, la *Neuvaine de Colette*,

un petit roman exquis, illustré par Emile Bayard ; pour les petits, les *Contes de la grande Sœur*, illustrés en noir et en couleurs, par Marie Seymour-Lucas. Ce n'est pas tout, il y a encore, pour ceux qui aiment à rire, un album étourdissant intitulé *La découverte de la Russie* et signé de ces trois noms, qui en disent assez : Nick Bénard, Caran d'Ache et Albert Guillaume.

Il faut une mention très particulière pour un merveilleux volume d'Armand Silvestre qui vient de paraître chez Delagrave avec des illustrations de Georges Cain. *Floréal* est un livre d'art dans l'acception la plus complète du mot, et très réussi. La place me manque pour en faire tout l'éloge qu'il mérite, il me suffira d'affirmer que c'est un grand artiste qui l'a écrit et un autre qui l'a illustré.

A la même librairie, un bien joli volume, le *Cabaret du Puits sans vin*, dont le texte et les dessins sont d'un vrai artiste, bien connu des lecteurs du « Figaro illustré », j'ai nommé Louis Morin.

Aux gens d'esprit qui aiment les bêtes, je ne saurais trop recommander l'œuvre magistrale de Madame Henriette Ronner, le peintre hollandais des chats, digne émule de notre Eugène Lambert.

L'ouvrage que vient de publier M. Henry Havard sur madame Henriette Ronner, sous le titre : *Un Peintre de Chats*, contient la plus étonnante série de physionomies et d'attitudes félines : c'est l'âme du chat traduite avec une finesse, une pénétration et un charme éminemment suggestifs.

Les reproductions de tableaux et de dessins de madame H. Ronner, ont été exécutées par les procédés de photogravure et de typogravure de la maison Boussod, Valadon et Cie, qui est en même temps l'éditeur du volume : c'est dire que ce livre est une œuvre d'art.

Je ne puis omettre de signaler comme l'un des plus beaux volumes d'Étrennes, les *Récits de Guerre*, de Ludovic Halévy, illustré par Marchetti et Alfred Paris et édité avec autant de goût que de luxe, par MM. Boussod, Valadon et Cie. L'ouvrage est un chef-d'œuvre ; les illustrations en couleurs, reproductions d'aquarelles et de tableaux sont hors de pair ; les gravures, de Manzi, sont admirables ; quand à l'édition, elle ne laisse place à aucune critique.

Enfin, le *Figaro illustré* (année 1891), richement relié, avec toutes ses primes, constitue un des ouvrages d'Étrennes les plus souhaitables que nous connaissions. J'ajouterai, pour terminer cet exposé très long, que personne ne se plaindrait de recevoir en présent de fin d'année, un abonnement à l'année 1892 du *Figaro illustré* ou du *Figaro musical*, voire des deux réunis.

Maintenant, que les donataires fassent leurs demandes et les donateurs leurs commandes !

R. M.

L'USINE DE LA COMPAGNIE POPP

Nous avons tenu à donner à nos lecteurs la vue de la grande usine de la Compagnie Popp, dont l'inauguration a été un véritable événement dans le monde de l'industrie et des affaires.

Cette usine est la troisième construite par cette puissante Compagnie : La première, installée à Saint-Fargeau, représente une force de 5,000 chevaux. — La deuxième, boulevard Richard-Lenoir, 1,200 chevaux, enfin la troisième, au Quai de la Gare, 10,000 chevaux, et tout est préparé pour doubler encore cette usine et la porter à 20,000 chevaux. Mais d'ores et déjà la Compagnie Popp peut disposer de 16,200 chevaux-vapeur dans ces trois usines.

La Compagnie Popp est chargée des Horloges pneumatiques publiques ; elle les installe aussi chez les particuliers, très élégantes et très utiles, qui font le désespoir des horlogers et la joie des abonnés.

Après les pendules, la Compagnie Popp a installé l'éclairage électrique ; le secteur de M. Victor Popp est le plus grand et le mieux situé. Aussi, le nombre des lampes et des recettes augmente-t-il dans des proportions considérables. Le mois de novembre 1891 a produit presque le double de celui de 1890.

Que dire de la force motrice à domicile que distribue, au moyen de l'air comprimé, la Compagnie Popp ? Quelles facilités pour la petite industrie. — Autrefois il fallait qu'elle allât s'établir bien loin du centre, près d'une usine, ou force motrice à vapeur, qu'on ne tolère guère que dans les quartiers éloignés. Aujourd'hui, dans les quartiers les plus riches, on peut installer une force motrice depuis un quart de cheval jusqu'à des centaines de chevaux, et, pour la mettre en mouvement, on n'a qu'à presser sur un bouton, comme pour une sonnette électrique, et la machine dont on veut se servir est mise en mouvement, sans bruit, sans fumée, sans chaleur.

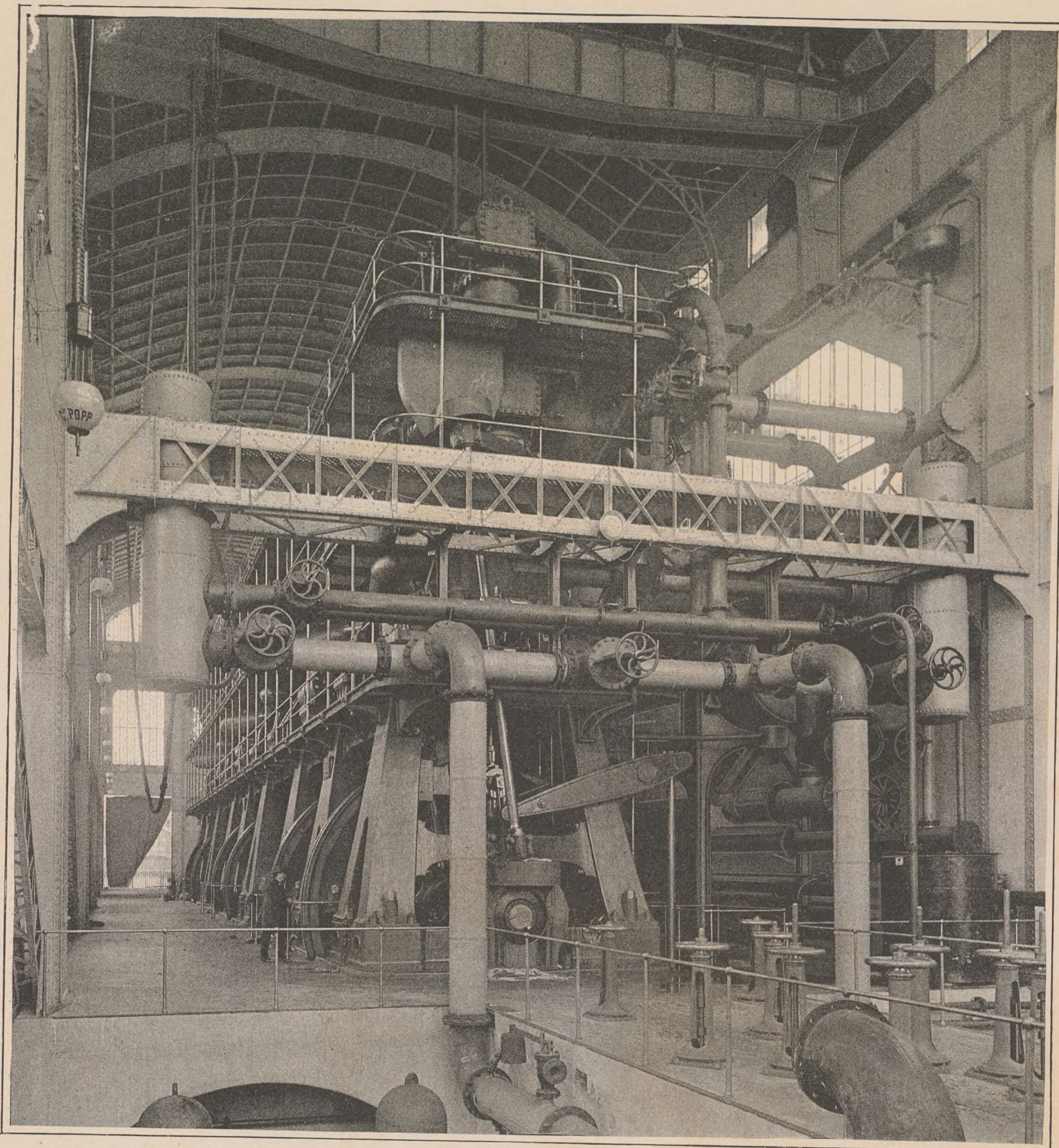
Parlons-nous encore des chambres froides, de la conservation des viandes, des denrées, qui permettent de les conserver pendant des années, qui permettraient pendant un siège de longue durée de nourrir de viande fraîche pendant plusieurs mois, population et armée ?

Un mot pour finir, sur la traction des tramways, des omnibus sans fumée, sans chaudière, sans crainte d'incendie ; on charge des voitures avec de l'air comprimé, et ces voitures circulent sans arrêt, sans danger.

Voilà les principaux services que peut rendre à Paris la Compagnie Popp.

Il n'y a pas, dans le monde entier, une seule usine du même genre qui puisse lui être comparée. Et on croit rêver quand on pense que ces énormes machines de 2,000 chevaux chacune (notre dessin en donnera une idée au lecteur), ayant une hauteur de 16 mètres, ont été mises en marche le jour de l'inauguration instantanément sur un simple commandement donné par M. Victor Popp. Disons que, par un véritable tour de force, la construction de cette usine a été achevée en moins de dix-huit mois.

Aussi les compliments n'ont pas manqué à M. Victor Popp et à la Compagnie, et c'est avec raison que M. Nicolas, représentant M. le ministre du commerce, Jules Roche, retenu à la Chambre, répondant aux discours de M. le baron Deslandes, président, et de M. Victor Popp, directeur de la Compagnie, a souhaité bonne réussite à la Compagnie Popp, a constaté les services immenses qu'elle a rendus à Paris, en général, et à la classe ouvrière plus spécialement, et l'a assurée de la sympathie du gouvernement.



Finissons par quelques renseignements des plus intéressants :
A part les trois grandes usines dont les moteurs marchent par l'air comprimé, et dont nous avons parlé plus haut, la Compagnie Popp en possède trois secondaires : rue Boissy-d'Anglas, Bourse du Commerce, rue Dieu. Deux stations horaires : rue Sainte-Anne, rue Franche-Comté, 32 stations d'accumulateurs, ensemble 57 batteries d'un poids total de 8,000,000 de kilos ; sa canalisation est de 300 kilomètres environ.

Telle est l'œuvre réalisée par M. Victor Popp.

G. M.

Un Oubli

Nos lecteurs et nos lectrices ont encore présente aux yeux la jolie chasseresse que André Brouillet a placée sur la couverture du numéro de novembre du *Figaro illustré*.

Le peintre a eu, pour cette œuvre élégante, un collaborateur que nous avons eu le tort de ne pas nommer : ce collaborateur, c'est Redfern, qui a composé et exécuté spécialement pour nous le costume de chasseresse, si pratique, si gracieux et qui, dans la coupe masculine, sait conserver et même faire ressortir les élégances féminines.

Et puisque nous sommes amenés à citer le nom de Redfern, disons que, pour cette saison qui s'ouvre, son imagination fertile a créé plusieurs types de toilette qui vont s'imposer à nos mondaines.

Nous avons vu entre autres une robe en grosse vigogne bouclée « cardinal » faite avec grandes basques genre Moujik garnies de galons même style et fourrure vizon. Jupe ornée de galons et même fourruré qu'au corsage.

Une jaquette en tissu grossier nuance bleu de Sèvres, à deux rangées de boutons et le dos froncé retenu par une patte. Grand col

montant presque jusqu'aux oreilles, très utile par le froid du moment. Long manteau en drap évêque formant traine et recouvert de deux pèlerines superposées en velours plus foncé et formant derrière une sorte de capuchon dans lequel tombe une pluie de perles venant de l'encolure. Les deux pèlerines ornées de fourrure zibeline.

La couverture en couleurs du FIGARO ILLUSTRÉ est projetée à la lumière oxydrique tous les soirs, 15, boulevard des Italiens, à l'Office des Théâtres.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

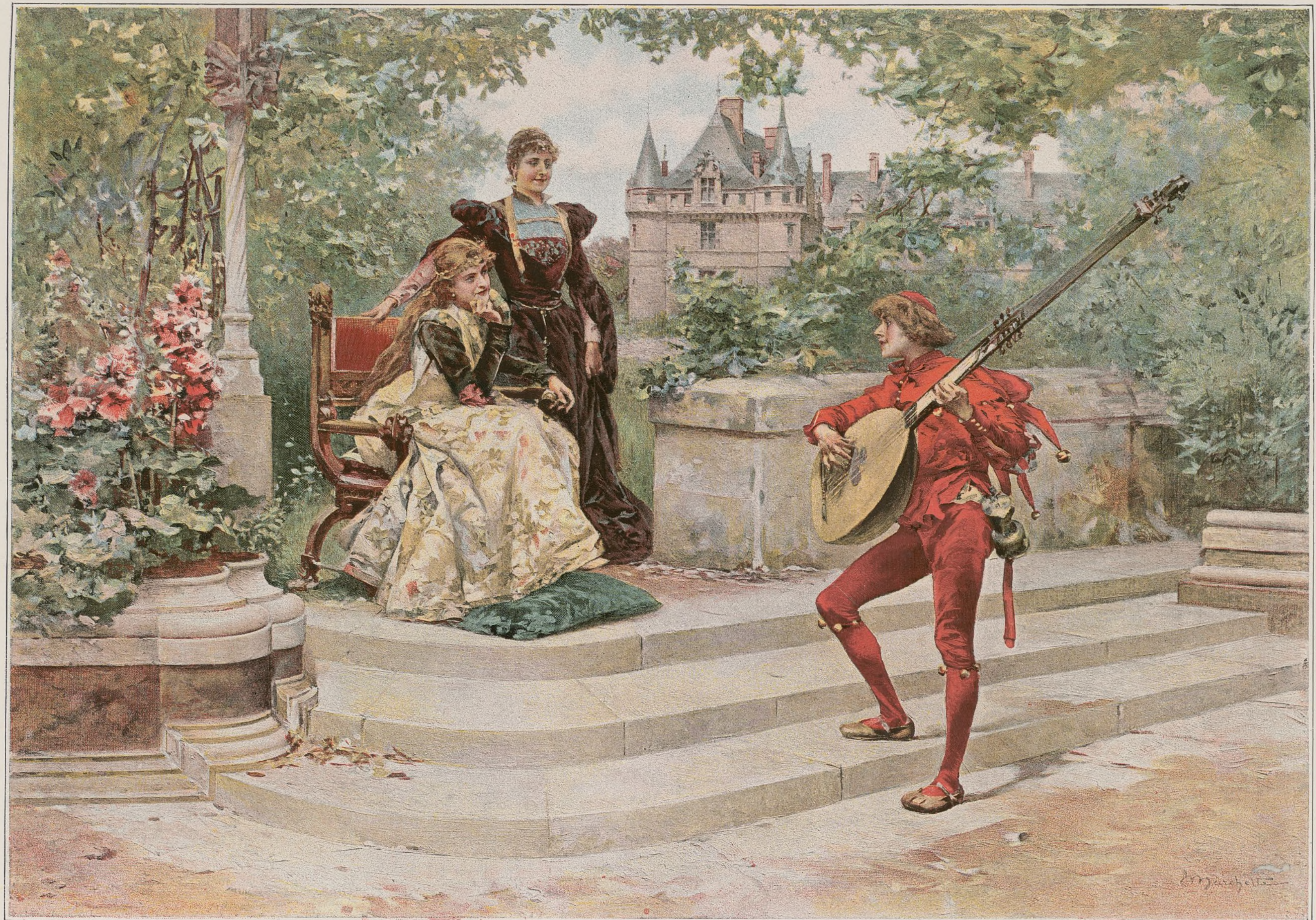
Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

L. MARCHETTI



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

CHANSON D'AUTREFOIS

Ayuntamiento de Madrid



JOSETTE
Marsin

PAR
ERNEST DAUDET

I

DANS la soirée du 18 fructidor de l'an V de la République, — 4 septembre 1797, — vers dix heures, un jeune homme que l'élégance de ses vêtements, malgré leur désordre et bien qu'ils fussent souillés de poussière, révélait de haute condition, entra dans la rue Chantereine. Sa marche hâtive, les ailes de son chapeau rabattues sur les yeux, son bras gauche en écharpe, avec, sur la manche, des taches de sang, auraient suffi, s'il fût tombé aux mains de l'une des patrouilles qui parcouraient Paris durant cette soirée, à le rendre suspect, et, plus encore que ces preuves indéniables d'une fuite précipitée, l'air de découragement et de lassitude, imprimé sur ses traits d'une aristocratique distinction.

La rue Chantereine, aujourd'hui rue de la Victoire, était alors une des moins passantes de Paris. Une fois qu'il s'y fut réfugié, le fugitif put s'y croire en sûreté. La nuit était obscure. Devant la grille d'un jardin, deux gros tilleuls taillés en dôme répandaient une ombre protectrice au seuil de laquelle venait expirer la clarté fumeuse des réverbères accrochés, de distance en distance, à des cordes tendues transversalement d'une maison à une autre. Il se laissa tomber au pied de l'un des arbres, et pour la première fois, depuis qu'au matin, avait commencé sa course désespérée à travers la ville, militairement occupée par les troupes du Directoire, sous les ordres du général Augereau, il put se demander comment il parviendrait à mettre à profit, pour se délivrer, la nuit qui commençait.

Au début de cette journée tragique, un garçon de l'hôtel où il habitait, rue Richelieu, entrant subitement dans sa chambre, l'avait averti des mesures rigoureuses et inattendues prises par le Directoire contre les conspirateurs. Habillé en un clin d'œil, il était sorti avec le dessein de quitter Paris sur l'heure. Mais, les barrières étant gardées, il avait dû revenir sur ses pas, chercher un asile.

N'ayant pu en trouver un, par suite des peines sévères édictées contre quiconque recevrait des proscrits, il s'était vu contraint d'errer par les rues. Au hasard de sa course affolée, il avait appris l'arrestation de la plupart de ses amis, vu, collées sur les murs, des affiches qui portaient son signalement et mettaient sa tête à prix, et reçu dans le bras gauche une balle, alors qu'il tentait de traverser le pont des Saints-Pères, malgré la consigne qui en interdisait l'accès.

IV. 1

Il ne s'était sauvé que par miracle. Maintenant, la fatigue l'accablait, et bien que sa blessure, pansée en hâte chez un médecin compatissant, eût cessé de couler, elle le faisait horriblement souffrir.

Que deviendrait-il ? Où irait-il ? Par où tenterait-il de fuir ?

Il venait de se poser de nouveau ces questions, quand un double bruit tomba dans le silence du soir, et brusquement le mit debout, la main droite sur la crosse d'un pistolet caché sous ses vêtements. Au loin, c'était le pas cadencé d'une ronde de nuit résonnant sur le pavé ; près de lui, c'était le grincement d'une fenêtre. Il leva les yeux.

De l'autre côté de la rue, au premier étage d'une maison basse, une croisée ouverte encadrait, se détachant sur un fond lumineux, une fine silhouette de femme. Cette vision soudaine lui apparut comme un secours inespéré et d'un accent de prière, il cria :

« Qui que vous soyez, je vous conjure de me donner asile. Je suis proscrit, et j'entends les soldats qui me cherchent. »

Haletant d'angoisse, il attendait une réponse. Elle lui arriva sur les ailes d'une voix jeune et fraîche :

« Je ne puis vous ouvrir sans vous exposer à être dénoncé, disait cette voix, mais je ne refuse pas de vous secourir. Patientez un instant... »

La femme qui venait de lui parler disparut. Mais elle revint bientôt, marchant lentement, trainant derrière elle un lourd paquet qu'elle souleva d'un effort à la hauteur de la barre d'appui de sa fenêtre. Il vit luire deux crochets d'acier qu'elle assujétissait à cette barre, en lançant le paquet dans le vide. Une échelle de corde se déroula, dont l'extrémité vint balayer le sol. Il comprit, s'élança et, saisissant de son bras droit resté valide, l'échelle qui se balançait, il commença à monter.

Empêché de se servir de son bras gauche mutilé, son ascension fut périlleuse. Il atteignit cependant la barre d'appui. Il l'enjamba, si lassé par l'acte audacieux qu'il venait d'accomplir, qu'il resta d'abord comme étourdi, et ne recouvra son sang-froid qu'en entendant la femme lui ordonner de retirer l'échelle et de fermer la fenêtre, ce qu'il se hâta de faire. Il n'était que temps. La patrouille dont les pas, tout à l'heure, l'avaient alarmé, entraînait dans la rue Chanteraine.

« Merci, Madame ! s'écria-t-il avant même de voir les traits de celle à qui il devait son salut. »

— Doucement, donc ! fit-elle d'un accent de bienveillant reproche. Je ne suis pas seule. Mes serviteurs sont au rez-de-chaussée. Je ne tiens pas à leur faire savoir que les gens entrent chez moi par la fenêtre. »

Un joli rire souligna ces paroles, tandis qu'elle poussait du pied, vers une armoire ouverte, l'échelle repliée, et ajoutait, comme se parlant à elle-même : « Heureusement je me suis souvenu que j'avais encore cette échelle, oubliée là par un amoureux qui m'en fit don, avec l'espoir que je l'autoriserais à s'en servir. Elle n'a jamais servi, ni à lui, ni à d'autres, et il est probable que jamais plus, elle ne servira. »

Alors seulement elle se retourna, offrant au regard stupéfait de l'inconnu qu'elle venait de sauver, une belle figure de brune, éclairée par des yeux noirs, et dont la blancheur mate semblait noyée dans les boucles des cheveux bruns, les uns couvrant à demi le front, les autres descendant le long des joues.

« Mais, je vous reconnais, murmura-t-il avec effroi. Vous êtes mademoiselle Josette Marsin, comédienne du théâtre de la République. Décidément, je joue de malheur. »

— Que voulez-vous dire, Monsieur ?

— Je veux dire que je me suis jeté dans la gueule du loup. N'êtes-vous pas la maîtresse du directeur Barras ? »

Ce fut au tour de la jeune comédienne de se troubler. Mais son trouble ne dura pas. Elle se redressa hautaine :

« Vous me soupçonnez donc capable de vous dénoncer ! Est-ce votre manière de me témoigner votre gratitude, après le service que je vous rends ? »

Son attitude et son langage en imposèrent à son interlocuteur.

« J'ai eu tort, murmura-t-il, pardonnez-moi. »

— Qui êtes-vous, Monsieur ? J'ai le droit de le demander.

— Oui, vous avez ce droit, et à la franchise de ma réponse, vous allez voir que je me repens de ma défiance. Je me nomme le chevalier Roland de Bellière. Je suis agent secret de Sa Majesté le Roi de France.

— Que puis-je pour vous ? continua froidement mademoiselle Marsin, indifférente en apparence au repentir du chevalier.

— Me laisser reposer cette nuit dans un coin de votre maison et m'aider demain à sortir de Paris.

— Vous vous reposerez cette nuit, et demain votre fuite sera assurée. »

La sécheresse de l'accent révélait un reste de colère.

Roland reprit avec douceur :

« Vous m'en voulez encore ? Croyez que je n'ai pas eu le dessein de vous offenser. »

Il ne put achever. Josette le vit chanceler, défaillir et tomber

dans un fauteuil, tandis que son visage se voilait de pâleur malade. La crainte et la pitié achevèrent de dissiper son ressentiment, déjà bien affaibli par la mâle beauté de Roland et par le charme de sa voix.

« Vous vous trouvez mal ! s'écria-t-elle. »

— Je suis blessé et à jeun depuis hier... »

— Pauvre garçon ! Et moi qui n'y songeais pas !

— Et puis, la douleur d'avoir encouru votre courroux !... »

Elle prit un des flambeaux allumés sur la cheminée et entraîna le chevalier hors du salon où ils se trouvaient, pour le conduire dans une chambre, à l'extrémité d'un long couloir.

« Personne ne s'avisera de venir vous chercher ici, fit-elle en y entrant... Je vous laisse un moment. »

Elle s'éloignait, marchant sur la pointe des pieds.

Rassuré par son accueil, Roland s'allongea sur le canapé en attendant son retour, et pour la première fois, il se fit à lui-même l'aveu que mademoiselle Marsin était une adorable femme. Elle ne tarda pas à reparaitre. Elle portait sur un plateau, du vin dans un carafon, du pain, une aile de poulet et des pêches.

« C'est tout ce que j'ai trouvé à l'office, dit-elle. Je n'aurais pu avoir davantage sans le secours du cuisinier, qu'il est inutile d'avertir de votre présence. Au reste, c'est plus qu'il n'en faut à un blessé, à qui tout médecin commencerait par ordonner la diète. »

— La diète, quand je meurs de faim !

— C'est donc que votre blessure n'est pas bien grave. Avant tout, cependant, nous allons la laver et la panser. Vous mangerez après. Voici de quoi vous faire prendre patience. »

Souriante, sans ombre de ressentiment sur ses traits embellis par son émoi, elle présentait à Roland un verre où elle venait de verser du vin. Faiblesse ou émotion, il le reçut en tremblant des blanches mains qui le lui offraient, et but à petites gorgées.

« Maintenant, voyons ce bras, reprit-elle. »

— Quoi, vous voulez ?...

— Il le faut bien. Qui vous panserait, si ce n'est moi ? A moins qu'il n'y ait nécessité absolue, nous attendrons à demain pour mettre un chirurgien dans notre secret. Et ce serait encore mieux de n'en avoir pas besoin... Je m'en tirerai très bien... Justement j'ai retrouvé, dans mes flacons, un vulnéraire qui est souverain pour les blessures. Elle avait mis à nu le bras de Roland, lavait la plaie et continuait d'un air entendu : « La balle, en traversant la chair, n'en a déchiré que les bords. Vous serez bientôt guéri. Tout attendri, il la regardait faire. Quand ce fut fini, elle demanda : « Vous sentez-vous mieux ? »

— Beaucoup mieux.

— Alors, monsieur le chevalier, daignez vous mettre à table. J'aurai l'honneur de vous servir. »

— Je ne le souffrirai pas.

— Ici c'est moi qui ordonne, moi seule. »

Elle poussait vers lui le guéridon sur lequel, en entrant, elle avait déposé le plateau, lorsque de la rue monta le bruit d'un roulement de voiture. Mademoiselle Marsin écouta, une expression d'inquiétude dans le regard. La rumeur des roues sur le pavé se rapprochait rapidement. Elle cessa tout à coup. La voiture venait de s'arrêter devant la maison.

« Quel contretemps ! dit Josette. Il faut que je vous quitte. Par bonheur, vous êtes maintenant en état de vous passer de mes soins. Mangez, puis couchez-vous et dormez. Demain, nous verrons à vous faire partir. »

Les défiances de Roland étaient dissipées. Il ne restait dans son cœur qu'une ardente reconnaissance pour celle qui s'était faite sa protectrice sans le connaître.



Sous l'empire de ce sentiment, il lui prit la main, la porta à ses lèvres contre lesquelles il lui sembla qu'elle s'appuyait. Mais, Mademoiselle Marsin se dirigeait vers la porte.

Au moment d'en franchir le seuil, elle se retourna et dit en riant :

« Ne trouvez pas mauvais que je vous enferme. Vous êtes mon prisonnier. »

Sa silhouette élégante s'évanouit dans l'ombre. Le chevalier entendit une clé crier par deux fois dans la serrure, des pas qui s'éloignaient, puis plus rien. Alors il soupira, comme s'il eût été déçu par l'incident qui coupait court à son étrange aventure. Mais il était jeune, il avait faim ; il se résigna vite et soupa de bon appétit. Son repas terminé, il se mit au lit en rendant grâce au ciel qui l'avait miraculeusement tiré de sa détresse. Le sommeil descendit sur lui au moment où l'image captivante de Josette Marsin prenait possession de sa pensée et de son cœur.

Fille et petite-fille de comédiens, entrée au théâtre presque au sortir de l'enfance, Josette Marsin ne se souvenait pas d'avoir jamais quitté Paris. Elle y avait vécu obscurément durant les jours calamiteux de la Terreur. Puis, tout à coup, lorsqu'après la chute de Robespierre, la vie sociale recommençait, ramenant dans Paris le goût des plaisirs et des élégances, le succès lui était venu, et avec lui la célébrité.

Bien qu'en sa qualité d'homme à bonnes fortunes, et qu'en raison de ses assiduités chez elle, le directeur Barras passât pour avoir fait la conquête de la belle comédienne, il n'était pas plus avancé, après six mois d'une cour assidue, qu'à l'heure même où, un soir, à l'issue d'une représentation de *Britannicus*, il lui avait apporté l'hommage de ses félicitations enthousiastes.

Ardemment épris, il l'était ; payé de retour, non.

Ce n'est pas que la vertu de Josette fût intraitable et farouche. En une circonstance devenue la plus mémorable de sa vie, elle s'était offerte en holocauste à l'amour. Elle avait aimé passionnément un jeune officier des armées républicaines, avec la volonté de n'appartenir qu'à lui. Mais il était mort, tué à l'ennemi pendant la campagne du Rhin, et après l'avoir longtemps pleuré, elle attendait encore, sans impatience et presque sans espoir, qu'un autre amour vînt prendre en son cœur la place toujours inoccupée de celui qu'avait brisé un boulet autrichien.

Flattée de la recherche dont elle était l'objet de la part du directeur Barras, trouvant dans sa protection de précieux avantages, mais sachant bien qu'aux hauteurs où vivait ce puissant personnage, trop de séductions l'assiégeaient pour qu'aucune femme pût se flatter de le rendre fidèle, elle avait conçu le téméraire dessein de l'asservir sans s'immoler, et très habilement échappé au double danger de se promettre et de se refuser.

Quant à Barras, passant tour à tour de l'espoir le plus vif aux déceptions les plus amères, toujours trop bien accueilli pour se décourager, il continuait avec persévérance le siège de la place. A ce jeu, il s'était enlaidi, mais il y avait appris à connaître la douceur d'une amitié de femme, et grâce aux dédommagements qu'il trouvait ailleurs, à s'accommoder de ce sentiment platonique, tout en ne perdant aucune occasion de déclarer qu'il ne s'y résignerait jamais.

Telle était la vérité sur leurs relations. Mais en personne avisée, soucieuse de ne pas humilier son illustre ami, cette vérité, mademoiselle Marsin ne la confessait pas. Elle le laissait

venir à ses heures, le recevait comme le seigneur et maître, fermait les yeux pour ne pas voir les allures de vainqueur qu'il aimait à prendre en public, ne lui en demandait jamais compte, de telle sorte qu'aux yeux de tous elle était la favorite, encore qu'elle n'eût rien fait pour mériter de le devenir.

En quittant le chevalier, elle revint en toute hâte dans le salon où elle l'avait reçu. Elle n'y fut pas plutôt entrée que la porte se rouvrit devant le visiteur qu'avait annoncé le roulement de la voiture. C'était Barras, le général ci-devant comte de Barras, membre du Directoire, l'instigateur et le héros de cette journée du 18 fructidor qui finissait, après avoir vu la République menacée, abattre par un coup de force ses ennemis coalisés.

Avec son précoce embonpoint, son visage fatigué par des veilles où le plaisir avait autant de part que le travail, Barras, bien qu'il n'eût encore que quarante-deux ans, montrait plus que cet âge. Ses traits étaient assez beaux. Sous ses cheveux poudrés, son regard conservait une expressive vivacité et assez de jeunesse pour faire comprendre qu'il n'avait pas encore renoncé aux jouissances de la vie. Tout en lui révélait le viveur, depuis sa mise soignée à l'excès jusqu'à ses allures hautaines, et la préciosité de son langage, qui ne se déployait jamais plus que lorsqu'il parlait aux femmes. Il s'avança souriant vers Josette et l'embrassa sur le front en disant : « Bonsoir, ma divinité. »

— Vous voilà donc, citoyen Directeur, répondit la comédienne. Savez-vous que je ne vous attendais pas. Vous aviez de si graves préoccupations aujourd'hui !...

— Eussent-elles été plus graves, elles ne m'auraient pas empêché de venir baiser vos adorables mains... Mais ma tâche est quasi finie. Nous sommes les maîtres de Paris. » S'asseyant à côté de Josette sur une ottomane, il ajouta : « Tous nos ennemis sont en notre pouvoir. »

— Tous ? demanda malicieusement Josette.

— Les plus dangereux du moins. Il n'y a que le menu fretin qui soit parvenu à passer par les mailles de nos filets, quelques obscurs agents royalistes, Fauche-Borel, le chevalier de Bellière. Mais grâce à nos précautions, aucun d'eux n'échappera. »

Au nom du chevalier, la comédienne avait tressailli.

« En êtes-vous sûr ? fit-elle. »

— La police est sur leurs traces ; ils ne peuvent sortir de Paris, et personne n'oserait leur donner asile.

— Qu'est-ce donc que ce chevalier de Bellière ?

— Un de ces conspirateurs audacieux qu'entretenait près de nous le soi-disant roi de France, et qui auraient soulevé Paris, si nous n'y avions mis bon ordre. Plus connu sous le nom de l'Invisible qui lui fut donné par les rebelles de la Vendée, Bellière, depuis plusieurs mois, avait réuni aux environs une centaine de chouans à l'aide desquels il espérait s'emparer de la capitale. »

Josette joua l'étonnement.

« Des chouans, en si grand nombre, et presque sous les yeux du pouvoir exécutif ! Comment Bellière avait-il pu ?... »

— En les faisant venir un à un du fond de la Bretagne, grâce au désarroi de la police. A leur arrivée à la barrière Montparnasse, ils trouvaient un homme sûr qui, par les chemins extérieurs, les expédiait à Suresnes où ils attendaient l'occasion d'un coup de main.

— S'ils avaient osé le tenter, vous les auriez écrasés.

— Peut-être, répliqua Barras, devenu subitement soucieux.

— Cette poignée de brigands était-elle donc si terrible ?



— Augereau n'était pas encore arrivé... Nous n'étions pas sûrs de la garnison... Et puis, cette poignée de brigands, comme vous dites, avait son chef.

— L'Invisible, autrement dit le chevalier de Bellière ?

— A lui seul il vaut une armée.

— Mais il a l'air d'un enfant ! s'écria étourdiment Josette.

— Vous le connaissez donc ? »

Elle se mordit les lèvres, effrayée de son imprudence et pressée de la réparer.

« Je l'ai vu une fois... on me l'a présenté au foyer du théâtre. Un homme de condition, à ce qu'il m'a semblé, mais trop inexpérimenté pour être dangereux.

— N'oubliez pas qu'il est gentilhomme, objecta Barras, d'un accent où se trahissait la déférence que, noble lui-même, il professait pour les aristocrates. Il chasse de race. Dans le passé, tous les Bellière ont été des preux. Leur descendant est digne d'eux. En Vendée, il était la terreur de nos soldats. Il se montrait tou-

jours aux heures où ils ne l'attendaient pas. Terribles étaient ses coups. Après les avoir portés, il disparaissait si vite, que jamais on ne put l'atteindre. C'est même de là qu'est venu ce surnom l'Invisible, sous lequel on le désigne. Des chouans qu'il commandait, on pouvait tout craindre.

— C'est un danger conjuré maintenant, reprit Josette, puisque leur chef est décrété d'arrestation. Et eux, que sont-ils devenus ?

— Ils se sont dispersés. Mais dans leurs rangs il y avait un traître. Il a signalé la maison qui leur servait de dépôt d'armes, et promis de livrer l'Invisible cette nuit même. Une commission militaire prononcera aussitôt sur le sort de ce dernier, et au petit jour, dans les fossés de Vincennes... »

Barras n'acheva pas, mais son geste, un geste significatif, compléta sa pensée. Mademoiselle Marsin, en songeant que le malheureux, ainsi condamné par avance, se trouvait dans la chambre voisine, et sans doute y dormait paisiblement, ne put



s'empêcher de sourire, et du même coup, elle décida qu'elle l'arracherait à la mort, en dépit des efforts de la police.

Cependant Barras, tout en lui parlant, l'avait prise par la taille et attirée à lui. Loin de résister à ce tendre appel, elle y céda. Sa tête se posa contre la robuste poitrine du Directeur, qui se mit à couvrir de baisers les soyeux cheveux bruns offerts à ses lèvres. Alors d'un accent très câlin où perçait une pointe d'ironie, Josette reprit :

« Savez-vous que je suis très fière, mon cher seigneur, de me trouver, moi humble comédienne, dans les bras du sauveur de la République... car il n'y a pas à dire, vous l'avez sauvée... »

— Ça, c'est vrai... Mais les hommes sont ingrats, et vous verrez qu'avant peu, ils auront oublié le service que je viens de rendre à la patrie.

— Que vous importe, soupira-t-elle, si d'autres ne l'oublient pas... »

Et la sirène, relevant doucement son front penché, coulait dans les yeux de Barras le philtre charmeur de son regard. Il crut voir s'ouvrir le ciel.

« Ah ! traîtresse ! s'écria-t-il... N'était-ce pas assez de ma constance pour toucher ton cœur ? Il fallait donc une victoire comme celle que j'ai remportée sur les liberticides pour m'en assurer une autre plus douce ! »

La main de Josette, brusquement posée sur sa bouche, lui coupa la parole, tandis que d'un souple mouvement, elle lui échappait en disant :

« Ce soir la République vous réclame, mon cher seigneur. Allez achever votre œuvre. »

A son tour il se leva.

« Oui, le devoir avant tout... Vous avez raison, Josette... Mais plus tard... »

— Ai-je jamais dit non ? »

Il la connaissait, cette chanson, toujours la même. Elle la lui avait si souvent chantée. Mais il lui sembla que, cette fois, il s'y

mêlait un engagement. Il n'insista pas pour en solliciter un plus formel.

« Je vous quitte donc, fit-il. Les membres du Directoire doivent se réunir à minuit. »

Il marchait vers la porte. Mais, sa coquette amie le retint.

« Encore un mot, citoyen Directeur. Ne m'avez-vous pas dit que les barrières sont fermées ? »

— Elles le sont, et bien gardées.

— Le seront-elles demain ?

— Demain comme aujourd'hui, et plus tard encore si c'est nécessaire. Personne ne sortira de Paris sans sauf-conduit... Songeriez-vous à vous éloigner ?

— Je comptais aller passer quelques jours à ma maison de Villeneuve-Saint-Georges... Oh ! vous pourrez y venir, ajouta-t-elle, en voyant s'assombrir le visage de Barras, et même, par ces belles journées, ce sera une occasion pour vous de respirer l'air des champs.

— Voilà une heureuse idée ! s'écria joyeusement le puissant Directeur, qu'avait un moment troublé la crainte d'être séparé de son amie. Quand voulez-vous partir ?

— Demain, dans la matinée.

— Eh bien, demain matin, je vous enverrai un sauf-conduit pour vous et vos gens.

— Je n'emmène que ma camériste, un laquais et le cocher qui nous conduira. La gardienne de ma maison de Villeneuve préparera mes repas et les vôtres, si vous daignez vous asseoir à ma table.

— Dès demain, j'irai souper avec vous. A bientôt, ma divinité ! »

Un baiser souligna le caractère affectueux de cet adieu, et Barras sortit. Penchée sur la rampe de l'escalier, Josette le regarda descendre. Elle l'entendit remercier la soubrette qui l'attendait au rez-de-chaussée pour lui ouvrir la porte. Elle entendit cette porte s'ouvrir et se refermer, puis s'éloigner la voiture. Alors elle rentra dans le salon où la soubrette, une jolie fille à mine fûtée,

vraie servante de comédienne et de comédie, vint la retrouver pour prendre ses ordres.

« Tu peux t'aller mettre au lit, Pierrette. Demain, en te levant, tu iras commander une voiture et des chevaux.

— Nous partons pour la campagne ?

— A dix heures. »

Une fois seule, mademoiselle Marsin s'approcha d'une des croisées et resta là, le front appuyé contre les vitres, toute pensive. Elle songeait maintenant au gentilhomme à qui elle avait donné asile, à ce chevalier Roland de Bellièvre, tout à l'heure un inconnu pour elle, et qui venait de tomber dans sa vie, à l'une de ces heures où le cœur est vide et appelle celui qui le remplira.

Elle songeait à ce proscrit si vaillant, si redouté, dont elle tenait le sort. Elle se demandait en quel coin d'elle-même elle avait puisé l'audace de sauver ce malheureux, avec le secours de Barras, au risque de se faire de ce dernier un irréconciliable ennemi ; à quel entraînement elle venait d'obéir, et si celui pour lequel elle s'exposait à des périls redoutables méritait qu'elle se sacrifiât pour détourner de sa tête les coups qui le menaçaient.

A ce point de ses réflexions, elles prirent soudain un caractère ardent et fiévreux, surexcitées par un élan de sympathie qui mit dans son âme un besoin impérieux de revoir Roland. Sans savoir comment cela s'était fait, elle se trouva, un flambeau à la main, devant la porte de la chambre où elle l'avait enfermé. Elle entra et, marchant sur la pointe des pieds, s'approcha du lit.

Roland dormait. A voir ses traits si calmes sous

la pâleur qui les voilait, on n'aurait pu se douter qu'il avait failli périr et était encore à la merci d'une imprudence ou d'une trahison.

Josette demeura longtemps debout à son chevet, le contemplant, souhaitant qu'il s'éveillât et n'osant troubler son repos.

Tout à coup, dominée par le sentiment encore inavoué qui venait d'étreindre son cœur, elle se pencha ; ses lèvres brûlantes effleurèrent le front du chevalier ; il soupira fai-



blement. Une de ses mains, posée sur le drap, se souleva. Alors Josette eut peur, peur surtout d'être surprise, et elle s'enfuit.

II

La vallée qui s'étend entre Charenton et Villeneuve-Saint-Georges, une des plus belles des environs de Paris, est devenue, de nos jours, un pays de villégiature où vont s'abriter contre la chaleur, l'été venu, des milliers de Parisiens. Mais, au siècle dernier, quand les plaisirs de la campagne, non encore facilités par les chemins de fer, étaient plaisirs de riches et de grands seigneurs, on y comptait moins de résidences estivales qu'aujourd'hui. Celles qui s'y trouvaient consistaient en châteaux somptueux, noyés dans la verdure de parcs immenses entre lesquels passaient les belles routes pavées qui vont de Paris vers Corbeil, Melun et Fontainebleau. Les cottages y étaient en petit nombre, j'entends de ceux où l'on peut vivre avec un mince revenu, sans abdiquer toute élégance et tout confort. Si quelque amant de la nature, réduit à des ressources modestes, se mettait en tête d'aller la contempler, c'était à une auberge de village qu'il était tenu de demander l'hospitalité.

Ne possédant pas de château, répugnant aux promiscuités des auberges, Josette Marsin, en quête d'une installation de repos, avait eu la bonne fortune de profiter d'une de ces occasions que faisait naître, à cette époque, le désarroi révolutionnaire.

Avant que les communautés religieuses eussent été détruites par la Convention, existait, au delà de Charenton, plantée à mi-coteau, au milieu d'un bois, une abbaye de Bénédictins. Quand les moines en eurent été chassés, leurs vastes domaines devinrent légalement biens de l'État, mais, en réalité, grâce à l'abandon dans lequel ils furent laissés, ils devinrent la propriété de qui voulut

en jouir. Les paysans des environs détruisirent les murs du parc et le principal corps de logis. Ils les détruisirent non dans un accès de colère et en un jour, mais peu à peu, méthodiquement, enlevant, l'une après l'autre, les vieilles pierres avec lesquelles ils allèrent édifier plus loin des habitations à leur usage. Et de même ils abattirent les plus beaux arbres, afin de se chauffer durant l'hiver.

Après thermidor, l'État se souvint qu'il était propriétaire de l'abbaye et voulut la mettre en vente, mais elle avait disparu. Il n'en restait plus que le sol, des terres sans culture, ravinées, avec, un peu partout, de maigres bouquets d'arbres, respectés, on ne sait pourquoi, par la cognée des dévastateurs, et, debout encore, unique vestige des bâtiments du monastère, un des anciens pavillons d'entrée.

Tel qu'était le domaine, on le morcela en vue des acheteurs, et au prix de quelques mille francs en assignats, Josette Marsin devint propriétaire du pavillon et du terrain boisé qui l'entourait.

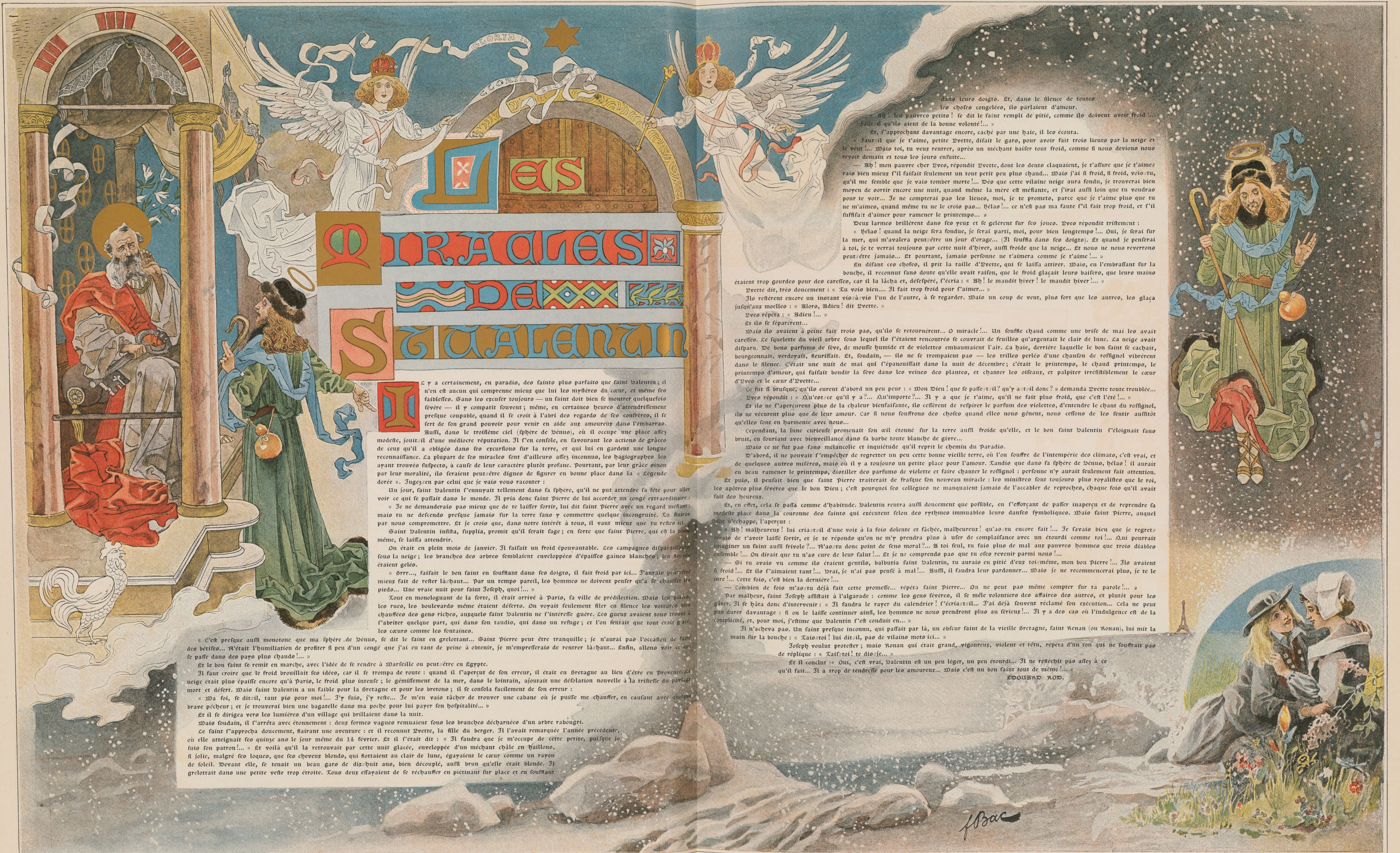
Avec le goût naturel aux femmes, elle eut vite fait d'embellir son nid. A l'extérieur, elle décora les façades de rosiers grimpants ; à l'intérieur, elle tendit les murs d'étoffes claires. Le terrain ravagé fut transformé en jardin d'agrément, et Josette ne tarda pas à se prendre de passion pour ce joli séjour.

Elle y passait les loisirs que lui laissait son théâtre, non seulement en été, mais encore en hiver, quand brillait le soleil. En moins de deux heures, avec de bons chevaux, le trajet était franchi. Dans sa solitude, elle se retrempait, se reposait, oubliait les intrigues et les rivalités de sa vie de comédienne.

ERNEST DAUDET.

(Illustrations de S. Reijchan).

(A continuer).



« C'est presque aussi monotone que ma sphère de bétail, se dit le saint en grelottant... Saint Pierre peut être tranquille; je n'aurai pas l'occasion de faire des bêtises... N'était l'humiliation de profiter si peu d'un congé que j'ai eu tant de peine à obtenir, je m'empresserais de rentrer là-haut... Enfin, allons voir ce qui se passe dans des pays plus chauds... »

Et le bon saint se remit en marche, avec l'idée de se rendre à Marseille ou peut-être en Egypte.

Il faut croire que le froid brouillait ses idées, car il se trompa de route : quand il l'aperçut de son erreur, il était en Bretagne au lieu d'être en Provence. La neige était plus épaisse encore qu'à Paris, le froid plus intense; le gémissement de la mer, dans le lointain, ajoutait une défolation nouvelle à la tristesse du paysage mort et désert. Mais saint Valentin n'a un faible pour la Bretagne et pour les bretons; il se consola facilement de son erreur :

« Ma foi, se dit-il, tant pis pour moi!... J'y suis, j'y reste... Je m'en vais tâcher de trouver une cabane où je puisse me chauffer, en causant avec quelque brave pêcheur; et je trouverai bien une bagatelle dans ma poche pour lui payer son hospitalité... »

Et il se dirigea vers les lumières d'un village qui brillaient dans la nuit.

Mais soudain, il l'arrêta avec étonnement : deux formes vagues remuaient sous les branches décharnées d'un arbre rabougré.

Ce saint s'approcha doucement, flairant une aventure : et il reconnut Yvette, la fille du berger. Il l'avait remarquée l'année précédente, où elle atteignait ses quinze ans le jour même du 14 février. Et il s'était dit : « Il faudra que je m'occupe de cette petite, puisque je suis son patron!... » Et voilà qu'il la retrouvait par cette nuit glacée, enveloppée d'un méchant châle en haillons, si folle, malgré ses loques, que ses cheveux blonds, qui sortaient au clair de lune, égayaient le cœur comme un rayon de soleil. Devant elle, se tenait un beau gars de dix-huit ans, bien découplé, aussi brun qu'elle était blonde. Il grelottait dans une petite veste trop étroite. Tous deux essayaient de se réchauffer en piquinant sur place et en soufflant

dans leurs doigts. Et, dans le silence de toutes les choses congelées, ils parlaient d'amour.

« Ah! les pauvres petits! se dit le saint rempli de pitié, comme ils doivent avoir froid!... Faut-il qu'ils aient de la bonne volonté!... »

Et, s'approchant davantage encore, caché par une haie, il les écouta.

« Faut-il que je t'aime, petite Yvette, disait le gars, pour avoir fait trois lieues par la neige et le vent!... Mais toi, tu veux rentrer, après un méchant baiser tout froid, comme si nous devions nous revoir demain et tous les jours ensuite... »

« Ah! mon pauvre cher Yves, répondit Yvette, dont les dents claquaient, je t'assure que je t'aime! Mais bien mieux! Il m'a fait seulement un tout petit peu plus chaud... Mais j'ai si froid, si froid, vois-tu, qu'il me semble que je vais tomber morte!... Dès que cette vilaine neige aura fondu, je trouverai bien moyen de sortir encore une nuit, quand même la mère est méfiante, et j'irai aussi loin que tu voudras pour te voir... Je ne compterais pas les lieues, moi, je te promets, parce que je t'aime plus que tu ne m'aimes, quand même tu ne le crois pas... Hélas!... ce n'est pas ma faute s'il fait trop froid, et s'il m'a fait d'aimer pour ramener le printemps... »

Deux larmes brillèrent dans ses yeux et se gelèrent sur ses joues. Yves répondit tristement :

« Hélas! quand la neige sera fondue, je serai parti, moi, pour bien longtemps!... Oui, je serai sur la mer, qui m'avalerait peut-être un jour d'orage... (Il souffla dans ses doigts). Et quand je penserai à toi, je te verrai toujours par cette nuit d'hiver, aussi froide que la neige... Et nous ne nous reverrons peut-être jamais... Et pourtant, jamais personne ne t'aimera comme je t'aime!... »

En disant ces choses, il prit la taille d'Yvette, qui se laissa attirer. Mais, en l'embrassant sur la bouche, il reconnut sans doute qu'elle avait raison, que le froid glaçait leurs baisers, que leurs mains

étaient trop gourdes pour des caresses, car il la lâcha et, désespéré, s'écria : « Ah! le maudit hiver! le maudit hiver!... »

Yvette dit, très doucement : « Tu vois bien... Il fait trop froid pour s'aimer... »

Il se releva encore un instant vis-à-vis l'un de l'autre, à se regarder. Mais un coup de vent, plus fort que les autres, les glaça jusqu'aux moelles : « Adieu, Adieu! dit Yvette. »

Yves répéta : « Adieu!... »

Et ils se séparèrent...

Mais ils avaient à peine fait trois pas, qu'ils se retournèrent... D miracle!... Un souffle chaud comme une brise de mai les avait caressés. Le squelette du vieux arbre sous lequel ils s'étaient rencontrés se couvrait de feuilles qu'argentait le clair de lune. La neige avait disparu. De bons parfums de fève, de mousse humide et de violettes embaumaient l'air. La haie, derrière laquelle le bon saint se cachait, bourgeonnait, verdoyait, fleurissait. Et, soudain, — ils ne se trompaient pas — les rilles perlées d'une chanson de rossignol vibrèrent dans le silence. C'était une nuit de mai qui s'épanouissait dans la nuit de décembre; c'était le printemps, le chaud printemps, le printemps d'amour, qui faisait bondir la fève dans les veines des plantes, et chanter les oiseaux, et palpitier irrésistiblement le cœur d'Yves et le cœur d'Yvette...

Ce fut si brusque, qu'ils eurent d'abord un peu peur : « Mon Dieu! que se passe-t-il? qu'y a-t-il donc? » demanda Yvette toute troublée.

Yves répondit : « Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'importe!... Il y a que je t'aime, qu'il ne fait plus froid, que c'est l'été!... »

Et ils ne s'aperçurent plus de la chaleur bienfaisante, ils cessèrent de respirer le parfum des violettes, d'entendre le chant du rossignol, ils ne vécurent plus que de leur amour. Car si nous souffrons des choses quand elles nous gênent, nous cessons de les sentir aussitôt qu'elles sont en harmonie avec nous...

Cependant, la lune curieuse promena son œil étonné sur la terre aussi froide qu'elle, et le bon saint Valentin s'éloignait sans bruit, en fourrant avec bienveillance dans sa barbe toute blanche de givre...

Mais ce ne fut pas sans mélancolie et inquiétude qu'il reprit le chemin du Paradis.

D'abord, il ne pouvait s'empêcher de regretter un peu cette bonne vieille terre, où l'on souffre de l'intempérie des climats, c'est vrai, et de quelques autres misères, mais où il y a toujours une petite place pour l'amour. Tandis que dans sa sphère de bétail, hélas! il aurait eu beau ramener le printemps, distiller des parfums de violette et faire chanter le rossignol : personne n'y aurait seulement fait attention. Et puis, il pensait bien que saint Pierre traiterait de fraîche son nouveau miracle : les ministres sont toujours plus royalistes que le roi, les adresses plus sévères que le bon Dieu; c'est pourquoi ses collègues ne manqueraient jamais de l'accabler de reproches, chaque fois qu'il avait fait des bêtises.

Et, en effet, cela se passa comme d'habitude. Valentin rentra aussi doucement que possible, en s'efforçant de passer inaperçu et de reprendre sa modeste place dans la couronne des saints qui exécutent selon des rythmes immuables leurs danses symboliques. Mais saint Pierre, auquel rien n'échappe, l'aperçut :

« Ah! malheureux! lui cria-t-il d'une voix à la fois dolente et fâchée, malheureux! qu'as-tu encore fait!... Je savais bien que je regretterais de t'avoir laissé sortir, et je te réponds qu'on ne m'y prendra plus à user de complaisance avec un étourdi comme toi!... Qui pourrait imaginer un saint aussi frivole?... N'as-tu donc point de sens moral?... A toi seul, tu fais plus de mal aux pauvres hommes que trois diables ensemble!... On dirait que tu n'as cure de leur salut!... Et je ne comprends pas que tu oses revenir parmi nous!... »

Si tu avais vu comme ils étaient gentils, balbutia saint Valentin, tu aurais eu pitié d'eux toi-même, mon bon Pierre!... Ils avaient si froid!... Et ils t'aimaient tant!... Vrai, je n'ai pas pensé à mal!... Suffi, il faudra leur pardonner... Mais je ne recommencerai plus, je te le jure!... Cette fois, c'est bien la dernière!...

Combien de fois m'as-tu déjà fait cette promesse... répéta saint Pierre... On ne peut pas même compter sur ta parole!...

Par malheur, saint Joseph assistait à l'algarrade : comme les gens sévères, il se mêle volontiers des affaires des autres, et surtout pour les gêner. Il se hâta donc d'intervenir : « Il faudra le rayer du calendrier! s'écria-t-il... J'ai déjà souvent réclamé son exécution... Cela ne peut pas durer davantage : si on le laisse continuer ainsi, les hommes ne nous prendront plus au sérieux!... Il y a des cas où l'indulgence est de la complicité, et, pour moi, j'estime que Valentin s'est conduit en... »

Il n'acheva pas. Un saint presque inconnu, qui passait par là, un obscur saint de la vieille Bretagne, saint Renan (ou Renan), lui mit la main sur la bouche : « Taiz-toi! lui dit-il, pas de vilains mots ici... »

Joseph voulut protester; mais Renan qui était grand, vigoureux, violent et têtu, répéta d'un ton qui ne souffrait pas de réplique : « Taiz-toi! te dis-je!... »

Et il conclut : « Oui, c'est vrai, Valentin est un peu léger, un peu étourdi... Il ne réfléchit pas assez à ce qu'il fait... Il a trop de tendresse pour les amoureux... Mais c'est un bon saint tout de même!... »

EDOUARD ROD.

R' Djia

par
Grandin

MAAMAR, fais seller Kébir et Mustapha, nous partons dans une heure.

— Et pour aller où, seigneur ?

— Tu n'as pas besoin de le savoir. Va ! obéis, et que tout soit prêt quand je donnerai le signal du départ.

— Très bien ! grand chef, que ta volonté soit faite. Mais les prisonniers, qui les gardera pendant ton absence ?

— Messaoud, mon fidèle chaouch, a mes instructions. C'est à lui que je confie la garde du k'sar. »

Ce colloque avait lieu au mois de mai 1860, entre le caïd des Ouleds-Nâils et un cavalier de sa suite, à l'entrée du bordj d'Ain-es-Sultane (*la fontaine du Sultan*.)

La maison de commandement est assise sur un roc escarpé, au milieu d'une nature âpre et sauvage, comme seule sait en produire l'approche du Sahara, le *Bled-ek-Khouf* (le pays de la peur), suivant le dire des Arabes. Mais le village, ou *k'sar*, situé dans une plaine fertile, arrosée par l'oued Djeddi, à cent kilomètres au sud de Bou-Saâda, est entouré d'une forêt de palmiers qui transforme ce coin en un oasis du plus riant aspect.

Il est sept heures du matin. Le jour est levé depuis une heure à peine. Le soleil montre déjà son disque rouge, au-dessus du Djebel-bou-Khaël. Le brouillard de la nuit se condense dans la vallée et s'élève en vapeurs blanches le long des collines qui bornent l'horizon. La journée sera brûlante.

Les gens du k'sar ont quitté leurs demeures pour se répandre dans les jardins, dont la culture est la principale ressource. Les troupeaux, — moutons et chameaux, — sont partis sous la garde de leurs pasteurs. Tout paraît tranquille du côté du Sud. Le caïd peut s'absenter sans crainte.

A l'époque où commence ce récit, toute cette région était habitée par une population remuante, inquiète, au milieu de laquelle se réfugiaient sans cesse les dissidents des tribus voisines, maraudeurs de profession, pillards et assassins à l'occasion. Il fallait un maître énergique, un homme au bras de fer, pour maintenir, sinon dans la soumission, du moins dans une tranquillité relative, les hôtes de la forêt d'Ain-es-Sultane.

Le commandant du cercle de Bou-Saâda l'avait trouvé dans Ali-ben-Beïda, un de ses *mokalis* (porteurs de fusils); arabe de grande tente et spahi de son métier; il en fit un cheïk.

Celui-ci est un agile cavalier; il est connu de tout le M'zab; on parla bientôt de ses prouesses chez les montagnards du Djebel-Amour, comme sous les tentes noires surmontées du panache à plumes d'autruche des Ouled-Sidi-Cheïk.

Le gouverneur général de l'Algérie le nomma caïd. Son origine est enveloppée de mystères et d'un nuage sanglant. Qui est-il?... D'où vient-il?... Nul ne le sait... Les *djemalâ* (éleveurs de chameaux) font de sa vie un récit où le réel se dispute au merveilleux.

En 1834, à la suite d'une action meurtrière engagée par le farouche Achmed, bey de Constantine, contre les Ouled-Sidi-Cheïk qui lui refusaient l'impôt, Ali, petit enfant oublié, blotti dans le fond d'un *attatieh* (sorte de palanquin servant aux femmes et fixé sur le dos des chameaux), renversé sur le sol, avait été trouvé par des M'zabites revenant du Tell

pour s'enfoncer dans le Sud. Le chameau qui le portait gisait, étendu dans son sang, et à quelques pas se trouvait le cadavre d'une belle jeune femme, — la mère de l'enfant, sans doute, — dont les vêtements de soie et de fine laine indiquaient la haute situation sociale. Les oreilles arrachées, les doigts



A. Bloch

et les poignets mutilés et sanglants témoignaient de la cupidité avec laquelle les féroces pillards du désert l'avaient dépouillée de ses riches vêtements.

Les M'zabites recueillirent l'enfant. La *djemmaa* (assemblée des notables) adopta l'orphelin et le confia à l'un des siens, Bou-Salem, marabout respecté de la contrée, qui lui donna le nom de Ben-Beïda (*le fils de la blanche*), en souvenir de sa mère.

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, Ali vécut de la vie de ses protecteurs, véritables pourvoyeurs du désert, en ce sens que, parlant toutes les langues, ils sont les intermédiaires obligés du commerce entre les indigènes du Tell, les Kabyles et les Touaregs. Le désert, de Figuig à Tuggurth, d'El-Goléah au Souf n'a pas de secret pour les M'zabites, qui sont constamment en route. C'est parmi eux que nos colonnes ont toujours trouvé les guides les plus sûrs... grâce aux *douros*.

Ali, caractère impétueux, loyal et franc, ne put se résigner à cette existence monotone et mercantile. Il était de noble race, et son orgueil se révoltait quand il voyait le dédain avec lequel les Arabes de grande tente traitaient les M'zabites qui l'avaient recueilli. Etant allé à Médéah, en 1850, à la suite d'une caravane faisant, dans le Tell, le trafic des dattes et des objets fabriqués dans les ksours, le jeune homme s'enthousiasma à la vue d'un escadron de spahis, aux armes étincelantes, aux vêtements éclatants, manœuvrant sur le plateau des Anneaux. A partir de ce moment-là, sa vie se fixa. Obéissant à ses instincts naturels qui le poussaient à rechercher les aventures, il entra au service de la France.

Ali-ben-Beïda, qui a environ dix-huit ans, est beau comme un Bacchus indien; son visage aux tons ambrés, d'une régularité parfaite, respire la force et l'énergie; ses grands yeux noirs, ombragés de longs cils, ont une expression vague et rêveuse au repos; mais ils lancent des éclairs à l'heure de la passion et du combat. Le nez, aux narines dilatées, est droit et admirablement modelé. Le front, tatoué d'une étoile, indique sa haute origine. La moustache, fine et soyeuse, semble un trait passé à l'encre de chine au-dessus d'une lèvre mince et rouge comme du sang. Les dents éclatent. Jamais physionomie ne fut plus fière. Cavalier intrépide, soldat intelligent et énergique, Ali sut bien vite se faire distinguer de ses chefs, et en 1856 il était maréchal des logis de spahis et décoré, pour sa belle conduite au combat de M'garrin (*les trous*), dont le résultat facilita la prise de Tuggurt.

Ali était depuis deux ans caïd d'Ain-es-Sultane, sur la limite du grand désert. Informé de tout ce qui se passait dans les ksours par les M'zabites, il rendait de très grands services à l'autorité française qui, de son côté, ne l'oublia pas, et l'aïda à contracter une alliance digne de lui et du nom qu'il portait.

Le caïd jeta les yeux sur la fille d'un grand chef des Larbaâ, qui avait fait sa soumission après la prise de Laghouat, en 1852; elle se nommait R'dija-ben-Thaïeb.

Tout ce qu'une jeune femme peut attendre de l'affection de son mari lui fut prodigué: vêtements de prix, bijoux; rien ne fut épargné. La poudre parla pendant huit jours à Ain-es-Sultane, où une *fantasia* échevelée et des *diffas* homériques réunirent en son honneur la fine fleur des cavaliers de la plaine.

De temps en temps, cependant, un nuage de mélancolie obscurcissait le front de l'épouse. A quinze ans avait-elle donc déjà dans le passé un souvenir que rendait plus cruel un présent définitif et un avenir fermé?... Qui pourrait le dire?... Le cœur de la femme, celui de la *mouker* arabe surtout, dans la situation humiliante que lui a faite la religion de Mahomet, est un abîme de mystères.

Depuis quelques jours, Ali avait reçu avis qu'une bande de fanatiques, *khouans* de la *zaouïa* d'El-Abiod, cherchait à soulever les Larbaâ du cercle de Laghouat, et les Ouled-Nails relevant de son commandement. Il se lança à la poursuite des agitateurs et fut assez heureux pour capturer trois des chefs des tribus dissidentes, parmi lesquels Bou-Abdallah. Tous les trois furent internés au bordj d'Ain-es-Sultane, en attendant leur transfert à Bou-Saâda.

C'est sans doute pour délibérer sur le sort de ces prisonniers, dont l'individualité n'avait été qu'imparfaitement reconnue, que le caïd recevait l'ordre, en mai 1860, de se rendre au bureau arabe du cercle dont il dépendait. Une distance de deux ou trois jours de marche l'en séparait.

Ali, marié depuis huit mois, était encore dans la lune de miel. Il poussa un soupir et n'en fit pas moins ses préparatifs de départ. Ses prisonniers, quoique très résolus et très dangereux, ne l'inquiétaient pas. Il savait qu'il pouvait compter sur ses serviteurs,

et s'il soupirait, c'était à coup sûr parce qu'il ne verrait pas de quelques jours sa R'dija bien-aimée.

Déjà Maâmar est à cheval sur *Mustapha*. L'ardent *Kébir* piaffe dans la cour du bordj, son mors est blanc d'écume.

Ali et R'dija paraissent sous la galerie mauresque qui s'étend le long de la façade du bordj qui domine Ain-es-Sultane. Ali est superbe de tenue et d'aspect. R'dija est elle-même couverte de la



tête aux pieds de son haïck de soie blanche, ne laissant voir que ses grands yeux de gazelle effarouchée. Amoureusement penchée vers son seigneur et maître, elle lui donne le dernier baiser.

« R'dija, dit alors le caïd en s'éloignant, voici la clef des prisons. Je te la confie. Seule tu en feras usage. Messaoud a mes ordres quant aux soins à donner aux prisonniers. C'est mon honneur que tu gardes. Ces hommes sont des adversaires du gouvernement français, les nôtres par conséquent. Leur capture épargne des flots de sang dans les tribus soumises à ma surveillance. »

R'dija prit la clef, puis d'une voix douce :

« Seigneur, répondit-elle, j'obéirai à tes ordres. Mais ces prisonniers ne sont-ils pas des musulmans comme toi ? Pourquoi les livrer aux *Roumis*, les ennemis nés de notre religion ?... »

Ali tressaillit. Un éclair de courroux concentré jaillit de ses yeux, d'ordinaire si doux. Il se tourna gravement vers R'dija.

« Femme, lui dit-il, voilà le premier sujet de mécontentement que tu me donnes; que ce soit le dernier. Souviens-toi que je suis le maître, que tu n'as ni le droit de me questionner, ni celui de parler avant que je ne t'interroge. En sortant de ton rôle, tu deviens une épouse criminelle. Ne l'oublie pas. Crains mon courroux. Rentre dans le harem. Ne reviens plus sur un pareil sujet. » Et le caïd se dirigea vers son cheval.



le cerveau du fidèle serviteur ; il porta la main sous son burnous, qu'il ne quittait jamais : son trousseau de clefs avait disparu.

En un instant il fut sur pied, courut au cachot. Celui-ci était vide. Les prisonniers avaient disparu et R'dija, le bras en écharpe, s'était enfuie du harem avec le concours d'émissaires avec lesquels elle était déjà depuis longtemps en relations. La vengeance de la femme était complète.

R'dija ne se le tint pas pour dit. Au moment où Ali mettait le pied à l'étrier, une petite main blanche et potelée se posa sur son épaule ; la main de sa femme.

« Seigneur, balbutia-t-elle, voyons, sois bon et miséricordieux. Que t'ont fait ces musulmans que tu détiens sous les verrous ? Ce sont des serviteurs du prophète ; l'un, Bou-Abdallah, descend de Mahomet. Rends-lui la liberté.

— Femme, répliqua Ali, n'abuse pas de ma faiblesse pour me faire trahir mon devoir. Rentre au harem. C'est trop de deux fois en un seul jour. Adieu... »

Et se mettant rapidement en selle, le caïd se dirige vers la porte du bordj où l'attend son escorte.

Il allait en dépasser le seuil quand, se retournant pour jeter un dernier coup d'œil derrière lui, il vit R'dija agiter le trousseau de clefs qu'elle tenait à la main, et lui criant de sa voix enfantine :

« Les musulmans sont nos frères. Quand tu seras loin, seigneur, je délivrerai les prisonniers. Je ne veux pas qu'il soit dit que la fille et la sœur d'un marabout ait contribué à les livrer aux maudits. Adieu, et qu'Allah protège mon seigneur et maître. »

Un sourd rugissement sort de la poitrine d'Ali. Le sang lui monte à la tête. Il fait faire volte-face à Kébir, il arrache son fusil de sa selle ; livide, debout sur les étriers, les rênes de son cheval passées autour de son bras ; il l'arme, ajuste et fait feu.

R'dija tombe ensanglantée sur le sol.

Mettant aussitôt pied à terre, le caïd s'avance, impassible, vers la femme étendue qui tressaille à son contact. Il écarte d'un geste fébrile le haïck de sa victime, arrache de sa main crispée la clef des prisons et la jetant aux pieds du nègre épouvanté : « Messaoud, dit-il à ce dernier, si à mon retour de Bou-Saâda il manque un seul cheveu de la tête de mes prisonniers, je te décapite devant la porte du bordj. Quant à toi, R'dija, femme coupable, tu as méprisé les ordres de ton époux, tu as insulté à son autorité et à son honneur... Justice est faite ! »

Puis, remontant à cheval, Ali s'éloigna au galop du bordj d'Aïn-es-Sultane, suivi de ses cavaliers d'escorte.

Messaoud, habitué aux scènes sanglantes du désert, a été frappé de stupeur, en présence du spectacle tragique auquel il vient d'assister. Son maître s'est révélé à lui sous une forme énergique et inflexible qui augmente son attachement pour lui.

« *Rab-als-ed-donna* » (elle s'est absentée de la vie), murmure-t-il.

Le vieux nègre se trompait. R'dija n'était pas morte. La vue du sang seule lui avait fait perdre connaissance. Elle n'avait reçu qu'une légère contusion à l'épaule. Les femmes du bordj relevèrent le corps de leur maîtresse et le transportèrent dans le harem.

Le lendemain de cette catastrophe, le chaouch se sentit envahi par une torpeur étrange, une somnolence qui ne lui était pas habituelle. Il se jeta sur sa natte dès que la porte du bordj fut fermée, porta la main à sa poitrine pour s'assurer que la clef des prisons y était toujours, et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Quand Messaoud rouvrit les yeux, il faisait grand jour, et le soleil commençait à descendre vers le couchant. Combien de temps avait duré cet étrange sommeil ?... Qui l'avait provoqué ?... Que s'était-il donc passé ?... Toutes sortes de pensées assaillirent

Cinq années se sont écoulées depuis ces événements.

Si-Hamza et Si-Lala ont levé l'étendard de la révolte, prêchant la guerre sainte dans tout le Sud de l'Algérie.

Parmi les lieutenants de Si-Lala se trouve Mohammed-ben-Abdallah, l'ancien prisonnier d'Aïn-es-Sultane ; il se tient dans les environs d'El-Goléah, chez les Chambaas, en plein désert.

La fermentation des esprits est à son comble, le péril est extrême, et les tribus fidèles, vont faire défection.

L'anxiété est grande à Laghouat et à Bou-Saâda ; ce sont les deux commandements les plus travaillés par les émissaires des marabouts ; une action décisive et énergique s'impose à bref délai.

Le commandant du cercle de Bou-Saâda restera en observation pour maintenir dans l'obéissance les tribus frémissantes ; celui du cercle de Laghouat, avec une colonne légère composée d'un escadron de spahis et d'un goum fort de cinq cents cavaliers, agira et tentera, par une marche rapide, d'enlever Mohammed-ben-Abdallah qui s'est rapproché, et qu'on sait à quelque distance au nord de Berriau, la première oasis et la première ville du M'zab.

Le concours d'Ali-ben-Beïda est trop précieux à la colonne volante pour qu'il n'en fasse pas partie ; aussi se trouve-t-il au rendez-vous fixé à Dilremt, près d'une daya importante où l'on fera la provision d'eau.

C'est là, dans ce rendez-vous, que le plan de l'action est décidé, et qu'Ali reçoit le commandement de l'avant-garde.

Le 5 février 1865 on devait se mettre en marche par deux routes différentes, pour cerner le douar dans lequel on croyait que Ben-





Abdallah s'était caché. On espérait le tromper en lui faisant croire qu'on marchait sur Ouargla, au Sud-Est.

Mais un espion venait de rejoindre la colonne et avait informé le colonel d'A... que l'homme qu'on cherchait était campé à Bir-es-Shoff (puits du milieu), et s'offrait pour y conduire la colonne. Trois heures de marche suffisaient pour arriver jusqu'à lui.

Il serait facile de le surprendre cette nuit; à cette époque de l'année l'obscurité est profonde, et avec des gens résolus on peut s'emparer de lui. L'espion répond du succès.

L'escadron de spahis, formé sur un plateau encaissé par un cercle de hautes montagnes rocheuses, arides, brûlées par le soleil, était prêt à partir. Déjà le goum descendait les pentes qui devaient le conduire dans la vallée de l'Oued-Settafa, par le col de Ras-Besbaïet, quand l'espion fut amené au colonel.

Le mouvement est de suite contremandé, et Ali, appelé, vient rejoindre son chef, le commandant du cercle.

« Tu connais bien, lui dit-il, Mohammed-ben-Abdallah ? »

« Parfaitement, il a été emprisonné dans mon bordj pendant plusieurs jours, et c'est grâce à la trahison qu'il a pu s'échapper. »

« Eh bien, il est à Bir-es-Shoff; j'ai dans son camp un espion sûr, le voici. » Et l'officier français montra du doigt un Arabe qui, enveloppé dans son burnous, se tenait à cheval à quelques

pas en avant sur le bord du plateau. « Puisque tu connais Mohammed, je n'ai pas à t'entretenir de lui; mais as-tu, parmi tes gens, un homme décidé, résolu, qui ne craigne pas de jouer sa vie? Il s'agit de prendre le marabout au gîte; il me le faut, mort ou vif, mais je préférerais qu'il fût tué, car j'ai des ordres et cela m'éviterait la peine de le faire fusiller. As-tu, en ce moment, un homme ayant assez de résolution, qui aille le tuer là ? »

— Peut-être, » répondit Ali, et il appela Messaoud :

« Voilà l'homme que tu demandes, » dit-il au colonel.

Avec l'aide de son interprète, le colonel répéta au vieux nègre ce qu'il avait dit au caïd et lui demanda ensuite s'il se chargeait de cette mission dangereuse et s'il avait bien compris.

« Très bien. Abdallah m'a fait perdre, pour un moment il est vrai, la confiance de mon maître, j'ai juré de tirer vengeance de lui, et si l'espion dit vrai, c'est un homme mort. »

— Bon, maintenant examinons les difficultés de l'opération et les précautions à prendre. Tu auras à tromper la surveillance des vedettes et des serviteurs; ils te barreront la route. Il y aura aussi les chiens qui donneront l'alarme.

— Sidi khalifa!... je suis un nègre du Soudan, j'ai l'astuce et l'adresse de la bête fauve; ni les serviteurs, ni les chiens ne m'arrêteront; je saurai bien échapper aux uns et aux autres.

— Ton coup de feu sera le signal de l'attaque, nous allons cerner la smala de Mohammed et la prendre comme dans un filet; surtout ne le manque pas.

— On ne manque pas son homme à bout portant, répliqua Messaoud avec énergie, et d'ailleurs, si mon pistolet me faisait défaut, vois ce couteau : celui-là ne me trompera pas. »

Après cet entretien on attendit la nuit.

Peu à peu, les ombres envahirent les fonds, laissant encore les crêtes des montagnes éclairées, puis se noyant graduellement dans cette teinte violacée, si chère à nos peintres orientalistes, la nature s'endormit doucement, et le calme se fit bientôt partout.

A la nuit close, la petite colonne française se mit en marche sous la conduite de l'espion; vers minuit elle s'arrêta, à environ un kilomètre du douar qu'on allait surprendre.

« C'est ici, dit le colonel d'A... à Messaoud; le moment est venu; poursuis ton œuvre, nous allons, nous, cerner la smala et nous tenir prêts à tout événement. »

Le nègre mit pied à terre, se dépouilla de ses vêtements, s'ignit le corps d'une graisse particulière, où l'odeur sauvage de l'hyène domine, et, complètement nu, le couteau entre les dents et le pistolet pendu à son cou, il disparut dans l'obscurité.

La nuit est noire, le léger croissant de la nouvelle lune a disparu, mais, si faible qu'ait été sa clarté, Messaoud a pu reconnaître la tente de Mohammed-ben-Abdallah, placée sur une légère élévation et un peu à l'écart des autres.

Le nègre rampe vers elle comme un serpent; une bande de chiens s'abat sur lui. L'odeur qui se dégage de son corps arrête subitement les grondements de la meute; il connaît d'ailleurs les paroles magiques que les voleurs de nuit emploient pour les apaiser. Arrivé à la tente de Mohammed, il s'arrête, écoute un instant, et d'un coup de couteau fait une large ouverture dans le tissu; retenant son haleine, il écoute encore.

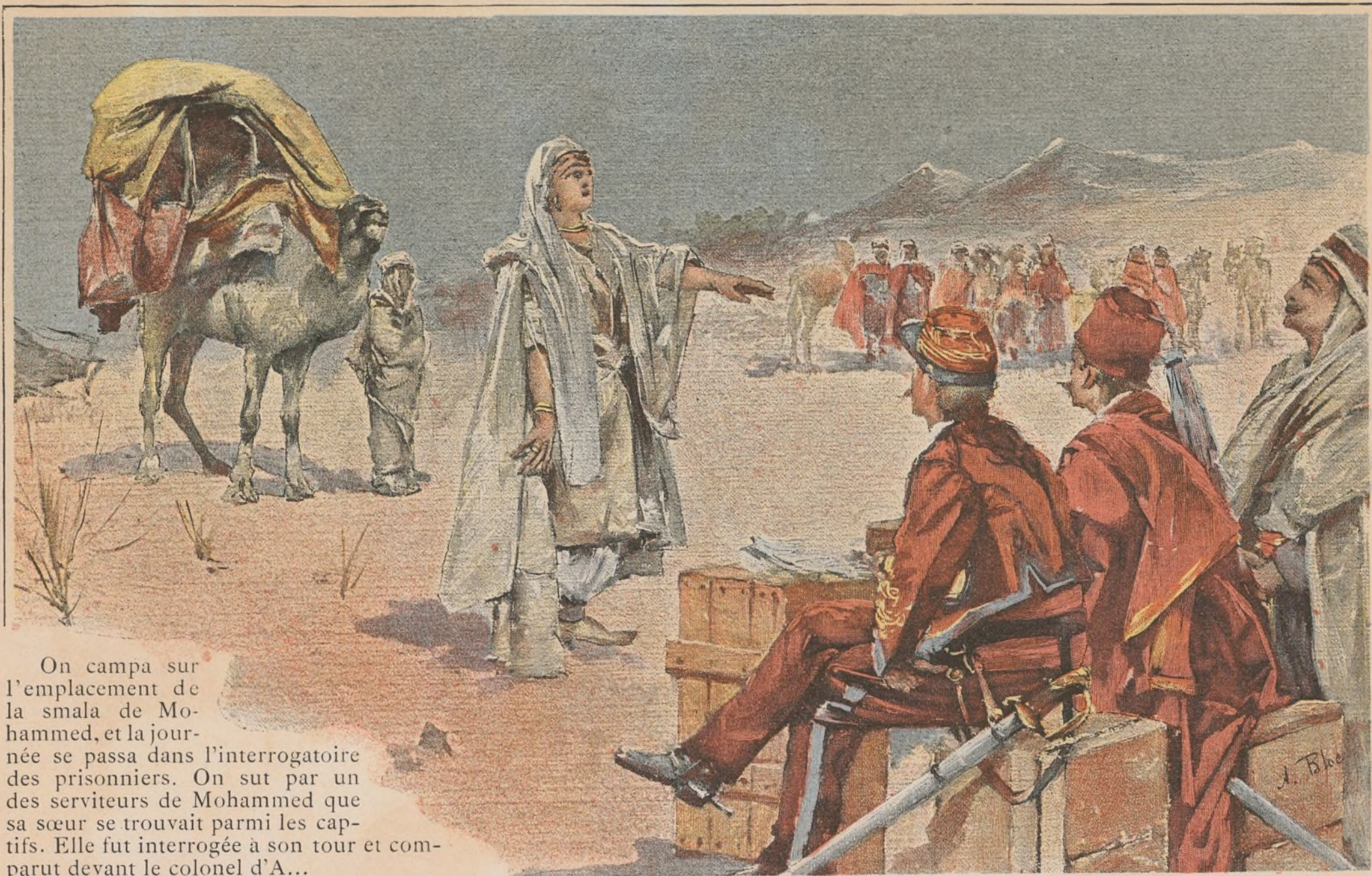
Rien ne bouge; tout dort. Il se glisse alors à l'intérieur et entend la respiration calme et régulière d'un homme plongé dans le sommeil. Ce doit être Mohammed, car c'est bien ce côté de la tente qui, suivant l'usage, est affecté au maître.

« Mohammed, murmure-t-il à l'oreille du dormeur, es-tu là? »
 Un homme bondit sur le tapis qui lui sert de couche.
 « Prends garde, dit la voix, les roumis approchent. »
 L'homme se trouve debout et saisit Messaoud par l'épaule.
 « Tu es bien Mohammed-ben-Abdallah? répète le nègre.
 — Oui, fit l'autre, où sont les maudits?
 — Ici, » dit Messaoud, lui déchargeant son arme en pleine

poitrine; et, bondissant hors de la tente, il disparut dans la nuit.

La smala fut razzée, deux des fauteurs de révolte eurent, en se défendant, le sort du maître, et le reste, femmes, serviteurs, chevaux, chameaux, moutons, armes et tentes, tout fut pris.

Les têtes de Mohammed et des deux marabouts furent coupées, mises dans des sacs de cuir remplis de sel, pour être rapportées à Laghouat et être exposées sur le marché.



On campa sur l'emplacement de la smala de Mohammed, et la journée se passa dans l'interrogatoire des prisonniers. On sut par un des serveurs de Mohammed que sa sœur se trouvait parmi les captifs. Elle fut interrogée à son tour et comparut devant le colonel d'A...

Ali-ben-Beïda, qui siégeait comme assesseur dans ce conseil, reconnut R'dija. Son visage impénétrable ne laissa rien soupçonner de l'émotion poignante qui l'étreignit quand elle parut. Ce n'était plus la femme frêle et délicate comme la fleur qui vient d'éclorre; son air enfantin a disparu pour faire place à la gravité et à l'air inspiré d'une prophétesse. Sa beauté est majestueuse, et son regard ardent décèle l'énergie du fanatisme et de la haine.

« Nous sommes tes captifs, répondit-elle d'un ton altier au colonel, tu es le plus fort aujourd'hui; tu as tendu un piège à Abdallah mon frère, et par trahison il a été tué, mais patience... Si-Amar, notre oncle vénéré, le saint marabout à la voix duquel pas un fidèle musulman ne reste sourd, va appeler à la guerre sainte, et le désert entier se soulèvera; roumi maudit, prends garde; le temps approche où nous serons vengés.

— Emmenez cette femme, commanda le colonel; Ali, je la confie à ta garde; elle est trop dangereuse pour rester libre. »

Les autres *muker* et les serveurs de Mohammed furent remis en liberté; c'étaient autant de témoins de l'avortement du complot, et leur retour dans leurs douars prouverait suffisamment que la révolte avait été étouffée par la mort de son auteur.

On se mit en marche le lendemain pour rentrer à Laghouat. Ali-ben-Beïda, avec son goum, marche à l'arrière-garde, et Messaoud escorte, avec quatre cavaliers, le chameau qui porte l'attatieh dans lequel R'dija est confinée.

« Messaoud, mon brave et dévoué serviteur, dit le caïd, tout n'est pas fini; il reste encore une infâme à punir.

— Oui, maître, je t'ai compris, et le soleil ne se couchera pas avant que tu ne sois vengé. »

Sur le soir, après l'installation du bivouac, Messaoud, qui

était resté en arrière, arriva enfin, escortant l'attatieh, dont les rideaux grands ouverts indiquaient qu'il était vide.

Conduit par Ali devant le colonel, Messaoud rendit compte que la prophétesse avait tenté de fuir en essayant de gagner les cavaliers qui l'escortaient.

« J'en répondais sur ma tête à mon maître, continua Messaoud, et j'ai vu le moment où mes hommes, trompés, séduits par cette charmeuse, allaient se jeter sur moi et la délivrer; j'ai rompu le charme en lui cassant la tête d'un coup de pistolet; voici sa main droite, quant au corps, le sable du désert le recouvre pour jamais. »

Messaoud jeta aux pieds du colonel la main fine et blanche et chargée de bagues de R'dija. Ali la reconnut au signe tatoué en bleu de la tribu des Larbas, qu'elle portait à la dernière phalange du pouce, suivant l'usage arabe.

L'impression fut pénible pour le colonel, en apprenant la fin tragique de cette femme; mais que pouvait peser la vie de cette créature, en pensant aux désastres qu'elle aurait amenés en soulevant les populations contre nous, et combien de vies humaines avait déjà coûtées son fanatisme!

Ali-ben-Beïda sembla reprendre une vie nouvelle après cette exécution; il semblait être dégagé d'un souci qui l'oppressait cruellement, depuis la trahison de celle dont il avait fait son épouse.

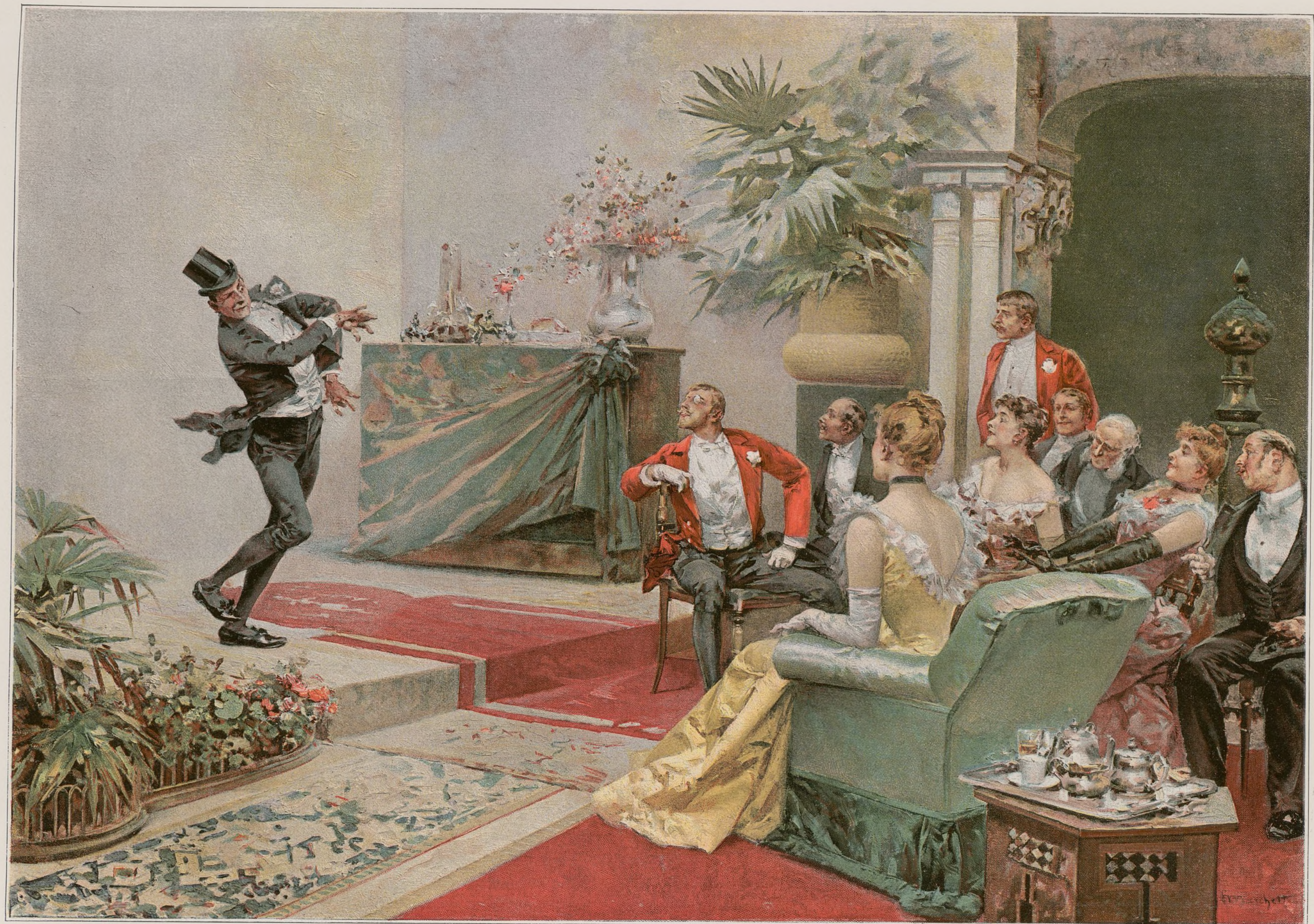
Un mois environ après cette razzia du camp de Mohammed, le colonel d'A... tombait lui-même assassiné dans une embuscade tendue par des rebelles qu'il allait châtier.

GRANDIN-DARRADO.

(Illustrations de A. Bloch).



L. MARCHETTI



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

CHANSON D'AUJOURD'HUI

Ayuntamiento de Madrid



En vain la reine Kukahory avait déployé des prodiges de valeur : montée sur le cheval le plus ardent du pays de Tchad, elle s'était mise à la tête de l'escadron d'amazones qui constituait à la fois sa garde et sa meilleure troupe d'attaque ; vêtue du seul prestige de l'autorité royale, mais protégée par un bouclier en peau de rhinocéros et armée d'une longue

zagaie, elle avait chargé elle-même les détachements d'infanterie de marine et de tirailleurs sénégalais qui avaient envahi ses États. Et vraiment elle était belle à voir, lancée au grand galop de son cheval blanc, les cheveux épars au vent, excitant de la voix et du geste les Tchadesses déjà enflammées de fureur contre l'ennemi. Son corps était d'un noir poli, qui brillait au soleil d'un éclat miroitant ; mais sous la nuance foncée de la peau courait un



sang jeune qui devait être singulièrement rouge, à en juger par la coloration des lèvres et le feu du regard.

Tout le courage de la reine et des femmes de Tchad vint se briser contre les engins meurtriers qui envoient de loin la mort en pluie, sans qu'on sache seulement d'où elle vient ; il fallut se replier vers la capitale, Fatoum, assise au bord du lac Tchad, à l'ombre des grands palmiers. Les hommes,

consternés, vinrent au-devant de la petite armée en déroute, et supplèrent leurs épouses, leurs filles et leurs mères, de conclure la paix plutôt que d'exposer la ville aux horreurs du pillage.

Kukahory, d'ailleurs, n'avait plus les moyens de continuer la



lutte ; il lui fallait du temps pour lever de nouvelles femmes, rassembler des vivres et se procurer des chevaux. Grâce à la bonne contenance qu'elle avait encore gardée dans la défaite, elle put traiter à des conditions honorables : elle accepta le protectorat du

vainqueur qui se chargea des relations diplomatiques du pays de Tchad avec les puissances étrangères, elle s'engagea à faire respecter le chemin de fer à construire entre le lac Tchad et le golfe de Benin, autorisa la création d'une Banque foncière et commer-

ciale privilégiée du lac Tchad, et consentit à recevoir à Fatoum, avec les honneurs convenables, un résident civil, sa suite et son escorte.

Au jour fixé pour l'arrivée de ce résident, la reine Kukahory, fidèle à sa parole, déploya pour la solennité tout l'apparat qu'elle pouvait mettre en œuvre : de l'entrée de Fatoum au palais de la

reine, les amazones faisaient la haie ; c'était à peu près tout ce qui restait de l'armée, mais à leur fière attitude et à leurs farouches regards on sentait encore qu'elles étaient prêtes, au besoin, à reprendre la lutte. Derrière elles se pressait la foule des hommes, craintifs à la pensée de voir les barbares vainqueurs, mais curieux d'un spectacle aussi nouveau. Le milieu de la grande place était



libre, et devant la porte de son palais, Kukahory, debout sur un bouclier que portaient quatre amazones aux robustes épaules, attendait le cortège.

Le son des trompettes annonça l'arrivée de la mission. Au moment où elle débouchait sur la place, Kukahory distingua tout de suite, au milieu des trente soldats qui formaient l'escorte, un groupe de trois personnes qui mirent pied à terre en arrivant devant elle. Il y avait une femme, grande et mince, avec des che-

veux blonds et des yeux bleus, le corps entièrement couvert d'une étoffe de laine grise serrée à la taille ; elle portait sur la tête une sorte de casque en paille entouré d'un voile bleu. A sa gauche, un peu en arrière, marchait un bel officier en uniforme ; à sa droite se tenait un homme habillé tout en noir, un peu vieux et d'aspect chétif, qui cependant s'avança le premier pour saluer la reine.

Kukahory sauta à bas de son bouclier et, s'avançant d'un air gracieux vers la femme, lui dit :



« Madame, je suis contente de vous voir, et j'espère que nous serons bonnes amies. — Comment !

Votre majesté parle français ?

— C'est ma nourrice qui me l'a appris quand j'étais petite, elle avait été cuisinière d'un général.

— Quel bonheur ! nous pourrions causer. »

Kukahory se tourna ensuite vers l'officier, lui fit un grand salut, et dit :

« Monsieur le Résident, vous êtes le bienvenu.

— Pardon, dit la femme, voici mon mari : M. Jules Michon, qui est le résident. »

En même temps, elle présentait l'homme en noir.

« Ah ! fit Kukahory. C'est fâcheux. J'aurais mieux aimé pour vous que ce fût l'autre. »

Le résident esquissa un sourire diplomatique, puis il dit d'un ton un peu sec :

« Madame, appelé par la confiance de mon gouvernement à représenter auprès de Votre Majesté une grande et pacifique nation, j'ai pour premier devoir de mettre tous mes soins à effacer les traces d'un dissentiment passager entre deux peuples qui ont tant d'intérêts communs, et vous pouvez compter sur mon concours le plus empressé pour rechercher, d'accord avec votre gou-



Ayuntamiento de Madrid

vernement, les meilleurs moyens de doter promptement le brave et généreux pays de Tchad d'institutions conformes à ses besoins et aux progrès de la civilisation.

— Merci, dit Kukahory, vous êtes bien aimable. Et celui-là ? demanda-t-elle en revenant vers l'officier.

— Le lieutenant Arthur Grandin, dit madame Michon, officier d'état-major hors cadres, chef du cabinet civil et militaire de la Résidence.

— Bonjour, » dit la Reine en souriant amicalement.



Puis elle invita la mission à entrer dans le palais, où une collation était servie. Des nègres présentèrent les rafraichissements. Kukahory appela l'un d'eux, le plus grand, et, le présentant à ses invités :

« Benavilo, dit-elle ; mon mari. »

Au bord du lac Tchad, à l'extrémité de Fatoum, s'élevait une

grande construction en planches qui n'avait rien d'architectural, mais c'était la plus belle habitation du pays : il y avait des ouvertures dont on pouvait se servir, à son gré, comme de portes ou comme de fenêtres ; il y avait même un toit. C'était le palais affecté à la Résidence.

En fait de meubles, il n'y avait que des nattes. Le cas avait été prévu, et le convoi apportait, à dos de chameaux, avec les bagages, les ustensiles les plus indispensables pour représenter dignement



un grand pays. Ce qui était incomparable, c'était la vue : en face, le lac étendait ses eaux à perte de vue ; à droite et à gauche, la rive, ornée d'une végétation luxuriante, offrait pour la promenade un parc sans limites. Et il y avait du ciel, à ne savoir qu'en faire.

L'escorte installa son campement à quelques pas du palais. Le résident, sa femme et le chef du cabinet, purent enfin se mettre à l'abri et procéder à des toilettes nécessaires après le long trajet qu'ils venaient de fournir à travers le désert. Ils se retrouvèrent à

table, pour dîner. Bien qu'il fit très chaud, M. Jules Michon portait toujours une redingote boutonnée : il n'avait pas apporté d'uniforme, par esprit démocratique. Arthur Grandin s'était mis en tenue de campagne, ce qui lui permettait d'être plus à son aise tout en conservant l'aspect militaire. Madame Michon, bien qu'elle n'attendit personne, était décolletée à cause de la chaleur.

« Il y a beaucoup à faire dans ce pays, dit M. Michon.



— La réforme la plus urgente, dit madame Michon, serait de décider la reine à s'habiller ; les autres femmes suivraient son exemple. Leur tenue n'est vraiment pas convenable.

— Bah ! dit Grandin, nous nous y ferons. Il faut s'imaginer qu'on est aux bains.

— Aux bains, on a un costume.

— Supposez que ce sont des blanches qui ont des robes noires.

— Ce qui est bien singulier, reprit M. Michon, c'est de n'avoir affaire qu'à des femmes. Quel rôle jouent donc les hommes ici ?

— Il est très heureux, répondit Grandin, que madame Michon vous ait accompagné. Cela donnera du prestige à la mission. Seuls, au milieu de ces femmes, nous aurions eu une situation trop effacée.

— En effet, c'est à Émilie que la reine s'est adressée tout de suite. Je crois qu'elle nous méprise.

— Vous n'avez qu'à vous bien tenir, dit madame Michon. Voilà enfin un pays où les femmes savent faire reconnaître leurs droits. »

Tout le monde était si fatigué qu'on alla se coucher de bonne heure. Mais le lendemain matin, le soleil émergeait à peine au-

dessus de l'horizon du lac quand on fut réveillé par un grand bruit.

C'était la reine Kukahory qui venait, en grande pompe, faire sa visite officielle. Douze amazones frappaient avec leurs poings et leurs coudes sur des plaques de cuivre, douze autres soufflaient dans des flûtes de roseau ; le reste se contentait de pousser des cris discordants.

Kukahory pénétra seule dans l'intérieur du Palais ; pour faire honneur à ses hôtes, elle avait mis sur sa tête un plumage de perroquet ; elle était chaussée de grandes bottes rapportées d'un combat, et une ceinture en galon d'or serrait sa taille. Mais une fois entrée, elle demanda la permission de retirer ses bottes qui étaient un peu justes.

« D'ailleurs, ajouta-t-elle, c'est plus poli. »

Madame Michon profita aussitôt de l'occasion pour faire des



compliments à la reine sur sa toilette ; puis elle ajouta insidieusement :

« Ce serait encore plus joli si votre ceinture était plus longue. »

Et, prenant dans une malle une écharpe de soie rouge, elle essaya de la lui nouer autour de la taille. Mais Kukahory ne se laissa pas faire.

« Vous m'en faites cadeau ? dit-elle. Merci. Je suis heureuse. Je la mettrai sur ma tête. Mais pas là. Ce ne serait pas convenable. Et vous ? Pourquoi avez-vous toutes ces étoffes sur vous ? Est-ce que vous êtes malade ?

— C'est l'usage de mon pays.

— C'est drôle. »

Elle fit tourner madame Michon pour la voir sous tous ses aspects, et éclata de rire. Puis, reprenant son sérieux :

« Vous avez raison, dit-elle ; il faut faire comme tout le monde. »

M. Michon profita de l'occasion pour aborder avec la reine les affaires de la Résidence, mais Kukahory faisait à peine attention à lui ; toutes ses politesses et son empressement allaient à madame Michon, et l'ayant entendu appeler Émilie par son mari, elle se mit tout de suite à l'appeler aussi Émilie. Elle semblait regarder M. Michon comme un importun dont on avait la faiblesse de tolérer la présence. Mais elle eut des regards plus bienveillants pour le lieutenant Grandin, dont l'uniforme lui inspirait une visible admiration ; les boutons surtout la ravissaient de plaisir, et, non contente de les voir, elle voulut les toucher.

Cependant, comme M. Michon insistait pour savoir à quel moment il pourrait causer avec elle des mesures à prendre pour répandre l'instruction dans le pays de Tchad et pour y développer le commerce, elle finit par répondre qu'elle ne s'occupait pas de ces choses-là...

« Il faudra pourtant, dit sévèrement M. Michon, que nous nous entendions sur l'exécution du traité.

— Eh bien, répondit Kukahory, vous en parlerez à Nono.

— Qui est Nono ? Votre premier ministre ?

— Oui. C'est une femme très savante : elle soigne les chevaux malades, et elle fait d'excellents ragoûts. »

Le résident dut en prendre son parti, et en attendant qu'il pût lier connaissance avec Nono, il céda la place en emmenant son chef de cabinet.

Kukahory, restée seule avec madame Michon, se mit alors à causer à cœur ouvert.

« Est-ce que vous laissez votre mari se mêler des affaires ? demanda-t-elle.

— Mais c'est lui qui est le maître, répondit madame Michon.

— Pas possible ! Et vous lui obéissez ?

— Toujours. Je vois que cela vous étonne. Mais je ne suis

pas moins étonnée de la façon dont vous en usez ici avec les hommes. Ils ne font donc rien ?

— Au contraire. Ce sont eux qui travaillent : ils gardent les troupeaux, soignent la maison et s'occupent des enfants. Mais nous ne leur permettons pas de se mêler des affaires publiques. Et, pour qu'ils n'en aient pas l'idée, nous les empêchons de monter à cheval et de toucher aux armes. Ce sont les femmes qui font la guerre et qui vont à la chasse. Et il ne peut pas en être autrement : si les hommes étaient armés, ils ne voudraient plus travailler.

— Mais pourtant, s'il leur prenait fantaisie de s'emparer des zagaies et de monter les chevaux, vous ne pourriez pas les en empêcher.

— Oh ! si cela arrivait, nous les battrions tellement qu'ils ne songeraient plus à recommencer. Mais cela ne peut pas arriver. Un homme qui voudrait faire la femme serait tellement ridicule que les enfants courraient après lui en le huant : il serait considéré comme un fou.

— Et ils sont contents de leur vie ?

— Très contents, ma chère. Ils reconnaissent eux-mêmes que l'existence en commun ne serait pas possible si les hommes n'obéissaient pas aux femmes. Dans chaque hutte, il faut bien que l'un des deux soit le maître et, naturellement, c'est la femme.

— Pourquoi ?

— Vous êtes amusante, chère Émilie. Est-ce qu'un homme serait capable de commander ? D'ailleurs, nous leur rendons la vie douce, et ils n'ont pas à se plaindre. Pourvu qu'ils soient dociles et fidèles, nous ne leur faisons pas de mal, et nous ne les laissons manquer de rien.

— J'avais pensé, reprit madame Michon, que vous amèneriez votre mari.

— Benavilo ? Je vous le ferai voir quand vous voudrez. C'est un brave homme qui élève très bien nos enfants. Mais je ne l'ai pas amené aujourd'hui parce que je vous fais une visite de cérémonie. Il n'aurait pas été à sa place. Et vous, pourquoi avez-vous un si vieux mari ?

— Il n'est pas très vieux.

— Il en a l'air. Je l'ai renvoyé à Nono, parce qu'il ne me plaît pas. Mais je serai votre amie. Voulez-vous que je vous embrasse ?

Madame Michon se prêta de bonne grâce à l'accolade royale ; elle éprouva une sensation singulière à se trouver dans les bras d'une négresse aussi peu civilisée, mais il ne fallait pas compromettre le succès de la mission. Les deux femmes échangèrent les protestations de la plus vive amitié et la promesse de se revoir souvent dans l'intimité.

Comme elles allaient se séparer, M. Michon fit apporter devant la reine les présents diplomatiques que lui envoyait le ministre des affaires étrangères. C'était, suivant l'usage, des vases de Sèvres



les fusils qui lui furent présentés au commandement du lieutenant.

Avant de partir, au milieu du vacarme que faisaient ses femmes avec leurs instruments, elle s'arrêta devant l'officier, et lui caressant les moustaches, elle dit d'une voix expressive :

« Arthur ! jolie barbe. Viens me voir dans ma maison. Je te donnerai quelque chose. »

Nono, grande maréchale du palais, était une vieille négresse à cheveux tout blancs, ce qui lui donnait l'air d'une intrigante, et elle justifia cette apparence dès les premières négociations que M. Michon essaya d'engager avec elle. Avant d'étudier les mœurs et les besoins du pays, le résident avait désiré être fixé sur son étendue. Nono commença par lui affirmer que tout le lac Tchad appartenait à Kukahory ; la propriété d'un lac étant chose onduoyante et d'un revenu aléatoire, il était plus intéressant de savoir à qui en appartenaient les rives. Au dire de Nono, les rives aussi faisaient partie du royaume de sa maîtresse. Il aurait été très long d'en faire le tour ; mais, dès les premières reconnaissances que fit l'escorte à droite et à gauche de Fatoum, elle se heurta à des bandes d'amazones qui commencèrent par se disperser au premier coup de fusil ; et quand on put s'aboucher avec elles, il apparut clairement qu'elles se souciaient de l'autorité de Kukahory comme de tout autre principe. En réalité Kukahory régnait sur le territoire qu'elle pouvait défendre avec sa petite armée, c'est-à-dire à une journée de cheval à la ronde.

M. Michon ne se découragea pas. L'essentiel était d'avoir un établissement au bord du lac : la conquête des pays environnants se ferait peu à peu, en deux ou trois siècles, par le progrès des mœurs. En attendant, il fallait tirer le meilleur parti possible du territoire dont on avait le protectorat.

Aux portes de Fatoum s'étendait un grand bois qui représentait à lui seul une énorme richesse. Sans compter le terrain qui pouvait acquérir par la suite une plus-value considérable, comme terrain à bâtir, on y rencontrait les essences les plus précieuses et une grande variété d'oiseaux dont le plumage offrirait un élément de trafic pour le chemin de fer, si les capitaux européens consentaient enfin à se porter vers les entreprises coloniales. Il était donc de la plus haute importance de s'assurer le droit exclusif d'exploiter ce bois, et M. Michon en demanda la concession.

Nono ne refusa pas absolument d'en parler à la reine, mais elle déclara nettement qu'avant de rien faire elle voulait pour elle un pot d'eau-de-vie. Malgré ce qu'il y avait d'irrégulier dans cette pratique, M. Michon y consentit, afin d'assurer un grand avantage à son pays, parce que, en matière coloniale, il faut tenir compte des usages locaux.

Il eut plus de peine à obtenir l'autorisation d'ouvrir une école ; on voulait bien lui permettre d'instruire les enfants, mais à condition qu'il les nourrirait. A la fin cependant, et moyennant deux couteaux, il obtint que le français pourrait être enseigné aux petites filles que leurs parents voudraient bien envoyer à l'école, mais pas aux petits garçons, parce qu'il aurait été trop dangereux de donner de l'instruction à de futurs hommes qui auraient pu y puiser un esprit d'indépendance incompatible avec les vertus de leur sexe.

De son côté, madame Michon ne perdait pas son temps : non seulement elle s'était mise avec la reine sur le pied d'une intimité journalière, mais elle ne tarda pas à être en bons termes avec Benavilo. C'était un homme simple que son titre d'époux de la reine ne rendait pas trop fier, et il cherchait à se faire bien venir parce que, toutes les fois qu'il allait à la Résidence, on lui donnait des confitures dont il était friand. Il apprit assez rapidement, non pas le français, mais le nègre tel que nous pouvons le comprendre. Quand madame Michon lui donnait quelque chose à boire ou à manger, sa face noire s'éclairait d'un sourire radieux dans lequel paraissaient deux rangées de fortes dents blanches, et il disait

et des tapisseries des Gobelins ; Kukahory y fut peu sensible, mais elle ne contint pas sa joie quand madame Michon lui donna une montre qui faisait du bruit, appliquée contre l'oreille.

Entre temps, on avait fait venir l'escorte pour rendre les honneurs militaires à la reine au moment de son départ. Même en présence des amazones de la garde, cette vaillante troupe était si fortement disciplinée qu'elle conserva une attitude sérieuse et réservée. Kukahory passa devant le front de la compagnie, en regardant avec curiosité

avec toute la mimique de la joie : « Benavilo content. Bonne reine. »

Madame Michon savait bien qu'elle n'était pas reine, mais cette façon de la désigner lui faisait plaisir tout de même. A mesure qu'elle connut mieux Benavilo, elle l'apprécia davantage. C'était un mari vertueux qui n'aurait jamais eu l'idée de manquer à ses devoirs envers Kukahory, comme souveraine et comme épouse. Il avait été épousé pour lui-même, parce que Kukahory l'avait trouvé beau, et il était encore plus reconnaissant que flatté du choix qui l'avait élevé au-dessus de tous les autres hommes. Parfaitement soumis à sa femme, dont il était le premier à proclamer la supériorité, il disait volontiers que c'eût été de sa part une blanche ingratitude de ne pas consacrer tous ses soins à faire le bonheur de celle à qui il devait sa nourriture, sa maison et sa situation dans Fatoum.

Madame Michon cultivait avec art cette amitié qui pouvait, à l'occasion, rendre des services, car on savait que, sans se mêler ostensiblement des affaires du royaume, Benavilo exerçait cependant sur la reine cette influence latente qui résulte d'une cohabitation prolongée et de l'action incessante de la douceur.

Les affaires de la Résidence auraient donc été en aussi bon point qu'on pouvait le souhaiter si le lieutenant Arthur Grandin n'avait pas donné lieu, sans le vouloir et bien malgré lui, à des complications redoutables.

Bien que la reine l'eût invité un peu familièrement à la venir voir, il n'avait pas cru pouvoir décliner cette invitation ; il revêtit même son plus bel uniforme et mit des gants pour aller faire sa visite officielle.

Quand on annonça le lieutenant à la reine, elle était au bain, dans le lac Tchad ; elle en sortit aussitôt et n'eut même pas besoin de se faire essuyer pour être en état de recevoir : il lui suffit de passer au soleil en regagnant le palais pour être complètement sèche. Elle s'étendit paresseusement sur des coussins, et invita du geste Arthur Grandin à en faire autant. Il préféra s'accroupir, pour causer plus commodément, et en donna pour raison qu'il aurait moins chaud.

« Comme tu es heureux d'avoir un uniforme ! dit Kukahory.

— Pourquoi donc ? demanda Grandin qui, au contraire, étouffait sous le costume d'ordonnance.

— Parce que tu peux l'ôter. Ote-le donc.

— Que Votre Majesté veuille bien m'excuser. Je serais encore plus mal à l'aise.

— Comme tu voudras, Arthur. Quel âge as-tu ?

— Vingt-huit ans, madame.

— Sais-tu que tu es joli garçon ? J'ai déjà vu souvent des officiers de ton pays : aucun ne m'a plu autant que toi.

— Votre majesté est trop bonne, dit-il en rougissant.

— Tu rougis, mon petit. Cela te donne l'air encore plus charmant. Approche-toi un peu. »

Grandin avança timidement son coussin près de la reine.

« Veux-tu boire ?

— A votre santé, certainement, répondit-il, heureux de cette diversion. Kukahory frappa dans ses mains et, sur son ordre, un nègre apporta des fruits et des liqueurs ; mais à peine le nègre fut-il parti que Kukahory, tout en regardant Grandin avec des yeux étrangement enflammés, lui prit la main et la tâta longuement. Une idée singulière traversa l'esprit du lieutenant.

— Est-ce que vous aimez les fruits ? demanda-t-il. On dit chez nous que les habitants de votre pays mangent quelquefois de la chair humaine.

— Peuh ! fit la reine. Il faut que ce soit très tendre. Au-dessus de treize ans, vous ne valez plus rien. »

Rassuré sur ce point, Grandin abandonna sa main que la reine se mit à baiser. Il la retira prestement.

« Viens voir mes chevaux », dit-elle.

Le lieutenant fut enchanté de changer de conversation ; il accompagna la reine à l'écurie, qui était mal tenue, mais remplie de chevaux du pays, aussi ardents qu'agiles.



— Veux-tu monter à cheval avec moi ? » demanda Kukahory. La promenade n'était pas tentante. Grandin savait que la reine montait à poil. Mais il eut peur de paraître ridicule en envoyant chercher une selle, et pour l'honneur de l'armée il accepta. La reine détacha deux chevaux, les brida, sauta sur l'un et partit au galop ; Grandin enfourcha l'autre et rejoignit la reine. Quelques instants après, ils étaient, tous les deux tout seuls, au milieu d'une forêt. Alors Grandin s'aperçut de son imprudence, mais il n'y avait plus moyen de reculer.

« Arthur ! dit Kukahory en ralentissant l'allure, veux-tu entrer à mon service ? Je te donnerai tout ce dont tu auras besoin.

— Je regrette de ne pouvoir accepter une offre aussi honorable, répondit le lieutenant, mais un officier ne peut servir que sa patrie.

— Oh ! tu ne me servirais pas ; mais tu vivrais près de moi, et je t'aimerais bien.

— Je suis confus des sentiments que veut bien me témoigner Votre Majesté, mais je ne puis quitter mon poste. »

Et comme Kukahory fronçait le sourcil d'un air méchant, il ajouta gracieusement :

« D'ailleurs, rien ne nous empêche de nous voir, soit dans votre palais, soit dans celui de la Résidence. »

Cette réponse ne parut pas satisfaire Kukahory, car elle lança son cheval à fond de train en poussant des cris inarticulés et battant l'air de ses bras. Grandin avait peine à la suivre : bien

qu'excellent cavalier, il était un peu gêné par la fantaisie de son cheval, qui exécutait les bonds les plus inattendus au milieu d'écarts périlleux.

Ils avaient repris la direction de Fatoum ; avant qu'ils y fussent rentrés, la nuit survint. Heureusement, elle était éclairée par une lune radieuse qui donnait un étrange aspect à la noire amazone sur son cheval blanc. Kukahory ne disait plus rien, comme absorbée dans ses pensées ; Grandin souriait en dedans à ce qu'il y avait de pittoresque dans cette chevauchée nocturne avec une reine sauvage. Les deux chevaux marchaient de front. Tout à coup, Kukahory jeta ses bras autour du cou de Grandin. Surpris, il fit un mouvement en arrière.

« N'aie pas peur, dit Kukahory. Avec toi, je n'emploierai jamais la force. Je t'aime, et je veux que tu m'aimes. Oh ! dis : tu m'aimeras ?

— Y pensez-vous, madame ? dit Grandin, embarrassé. Une femme de votre rang, aimer un simple officier !

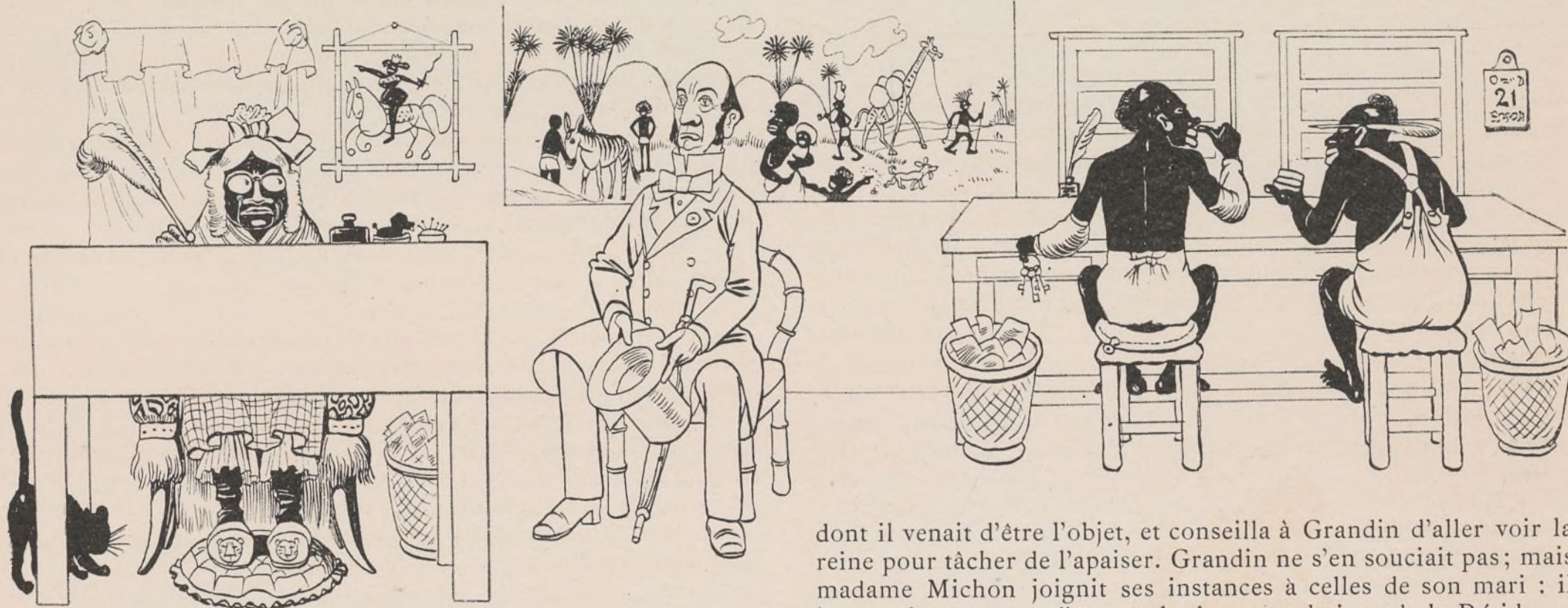
— Puisque je suis reine, je fais ce que je veux.

— Mais... que dirait votre mari, le roi Benavilo ?

— Benavilo ! dit-elle en regardant Grandin d'un air malin, nous ne le lui dirons pas.

— Non, non, disait Grandin en se débattant. Ce serait trop mal. »

Le lendemain, Kukahory envoya à Grandin le cheval qu'il avait monté la veille : « C'était, lui fit-elle dire, un petit cadeau en



souvenir de leur promenade. » Grandin voulait refuser, mais M. et madame Michon insistèrent tant, qu'il finit par accepter, dans l'intérêt du protectorat.

A quelque temps de là, M. Michon ayant à se plaindre de déprédations que venaient commettre des amazones, la nuit, dans le campement de l'escorte, alla trouver Nono, avec qui il avait l'habitude de traiter les affaires courantes. Nono le reçut froidement, prêta une oreille distraite à ce qu'il disait, et s'abstint de prendre aucun engagement à l'effet de réprimer ces désordres. A la fin, M. Michon, impatienté, déclara qu'il voulait parler à la reine.

« Oh ! Non, s'écria Nono en donnant des signes d'effroi. Kukahory très méchante aujourd'hui. Elle a battu Benavilo ce matin. »

Mais M. Michon n'avait pas à se préoccuper des scènes qui pouvaient survenir dans le ménage royal : il insista pour être introduit auprès de la reine, qu'il trouva en effet d'une humeur exécrable.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle d'un air féroce. Je n'ai pas besoin de vous. »

Assurément, la souveraine du pays de Tchad n'avait pas le droit de parler sur ce ton au Résident général, et il n'aurait tenu qu'à M. Michon d'en faire un incident diplomatique ; mais il crut devoir tenir compte de la couleur et du sexe de Kukahory et il allait exposer tranquillement l'objet de sa visite. Kukahory ne lui en laissa pas le temps, et demanda brusquement :

« Pourquoi le lieutenant Grandin ne vient-il plus me voir ?

— Mais il est venu vous présenter ses respects.

— Il est venu une fois, et il n'est pas revenu. C'est encore plus malhonnête que s'il n'était pas venu du tout. Et je sais bien pourquoi il me méprise. C'est votre femme qui veut le garder près d'elle. »

Il y avait quelque chose de si injurieux pour madame Michon dans cette insinuation que toute conversation devenait impossible. M. Michon prit le parti de battre en retraite en attendant une occasion plus favorable pour parler de choses sérieuses ; mais en rentrant à la Résidence, il raconta l'étrange algarade

dont il venait d'être l'objet, et conseilla à Grandin d'aller voir la reine pour tâcher de l'apaiser. Grandin ne s'en souciait pas ; mais madame Michon joignit ses instances à celles de son mari : il importait avant tout d'assurer les bonnes relations de la Résidence avec le Gouvernement indigène, et Grandin dut encore céder.

Il fut d'abord reçu avec violence.

« Est-ce que tu crois que c'est pour rien que je t'ai donné un cheval ? » dit Kukahory d'un air menaçant.

Mais comme il offrait de le rendre sur l'heure, Kukahory s'adoucit et revint peu à peu à des sentiments conciliants.

« Je sais bien, dit-elle, ce n'est pas de ta faute. C'est Émilie qui t'empêche de sortir. Mais tu n'as qu'à la quitter et à venir habiter mon palais. Si elle veut te faire du mal, je te défendrai. Oh ! cette femme, je la déteste. »

En vain, Grandin s'efforça-t-il de convaincre Kukahory que madame Michon n'avait aucun droit sur lui, et qu'il était libre de ses mouvements ; elle pensa que c'était par discrétion qu'il ne voulait pas en convenir. Et puis elle revenait toujours à un argument victorieux.

« Si tu ne lui appartiens pas, qu'est-ce qui t'empêche de venir me voir ? »

Grandin savait bien qu'il n'aurait eu qu'un mot à dire pour calmer Kukahory, c'était de lui promettre de fréquentes entrevues, mais précisément il était décidé à ne pas s'engager sur ce terrain.

« Eh bien, dit Kukahory, d'un air humble, puisque tu ne peux pas sortir, j'irai te voir chez toi.

— Ah ! non, s'écria Grandin, c'est impossible.

— C'est très facile. J'irai la nuit, sans faire de bruit, et j'entrerais par la fenêtre.

— Ne faites pas cela. Je serais perdu de réputation, déshonoré. Il ne me resterait plus qu'à me tuer.

— C'est bien, dit Kukahory d'un air résolu ; je sais ce qu'il me reste à faire. »

Grandin craignit d'avoir été trop dur et de pousser la reine à des actes de désespoir ; il lui promit de venir la voir quelquefois et la conjura de ne pas faire d'éclat, en lui laissant entrevoir qu'avec de la patience tout finirait par s'arranger. Mais Kukahory, sombre et farouche, ne l'écoutait plus.

Madame Michon avait pris l'habitude d'employer Benavilo à quelques services domestiques ; elle le faisait monter à l'échelle



pour mettre des clous, le chargeait de petites commissions et utilisait ses connaissances culinaires pour la confection de plats du pays ; et comme il était très docile, elle avait fini par l'amener à porter un pantalon dans l'intérieur de la Résidence. Cette mesure, évidemment inspirée par le sentiment des convenances, eut le plus fâcheux effet : un jour que M. Michon et le lieutenant Grandin étaient en tournée d'inspection sur le tracé du chemin de fer projeté, madame Michon était occupée à faire arroser par Benavilo les fleurs de son salon, quand tout à coup des amazones parurent à la fois aux portes et aux fenêtres. Avant qu'elle eût eu le temps de faire un mouvement, ces femmes en furie se jetèrent sur elle et sur Benavilo, les attachèrent solidement et les emportèrent au palais de Kukahory.



A peine cette inqualifiable agression fut-elle connue que l'escorte prit les armes pour aller délivrer madame la Résidente et châtier, comme il convenait, une aussi audacieuse violation du droit des gens. Mais la reine fit dire au sergent qui commandait en l'absence du lieutenant que, si la moindre démonstration était tentée contre son palais, madame Michon serait immédiatement passée par les zagaies.

En présence de cette menace, le sergent crut devoir attendre le retour de son supérieur. M. Michon apprit avec stupéfaction l'enlèvement de sa femme ; son premier mouvement fut d'aller la chercher à la tête de toutes les forces dont il disposait. Bien que le palais de la reine fût entouré d'une nombreuse troupe d'amazones armées qui gesticulaient avec violence en poussant des cris sauvages, il aurait été facile d'en avoir raison avec les fusils à tir rapide ; tout au plus risquait-on de perdre quelques hommes dans le premier engagement. Mais la vie de madame Michon eût été gravement exposée ; les amazones, avant de s'enfuir, l'auraient massacrée. Il parut donc sage de procéder par des voies plus conciliantes. Pendant que l'escorte se préparait à agir en cas de besoin, M. Michon et le lieutenant Grandin se rendirent au palais de la reine. Ils furent d'abord reçus par la vieille Nono qui leur expliqua l'incident à sa façon : madame Michon et le roi Benavilo, prétendait-elle, avaient été vus ensemble, et il ne pouvait rester aucun doute sur le caractère criminel de leur conduite, car Benavilo avait un pantalon, et un homme ne met pas un pantalon quand il n'a rien à se reprocher.

Cette explication parut insuffisante à M. Michon, mais Grandin n'eut pas de peine à comprendre que c'était là une vengeance imaginée par la jalousie de Kukahory. M. Michon, mis au courant des faits, en jugea de même et crut que, dans une conjoncture aussi délicate, il ferait mieux de s'expliquer seul avec la reine. Il renvoya donc

le lieutenant à la tête de l'escorte et se fit introduire chez Kukahory, qu'il trouva très excitée.

Il commença par lui donner l'assurance qu'elle avait été trompée par de faux rapports ; elle s'obstina à soutenir que Benavilo était coupable, qu'il y avait trente amazones prêtes à le déclarer sous la foi du serment, que madame Michon et Benavilo causaient ensemble quand on les avait surpris.

« Je ne vois rien de mal à cela, dit M. Michon.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, alors ?

— Si l'on voulait s'en rapporter aux mauvaises interprétations, il y aurait bien plus à dire sur l'attitude de Votre Majesté à l'égard du lieutenant Grandin.

— Qu'est-ce qu'on pourrait dire ? demanda Kukahory, indignée.

— Le bruit a couru que vous aviez fait ensemble une longue promenade dans la forêt, après le coucher du soleil.

— Et quand ce serait ! dit Kukahory. Ce n'est pas la même chose. Moi, je suis une femme.

— Eh bien ?

— L'infidélité de la femme est beaucoup moins grave que celle du mari, à cause des conséquences. Un enfant de plus dans une maison, cela ne fait de tort à personne, tandis que l'infidélité du mari prive l'épouse d'un enfant auquel elle a droit. »

Il n'y avait pas moyen de s'entendre. M. Michon demanda à Kukahory ce qu'elle comptait faire.

« Ce qu'on fait toujours en pareil cas, répondit-elle : les deux coupables seront traduits devant un jury de douze amazones, et condamnés à être noyés dans le même sac. »

M. Michon retourna vers l'escorte et, prenant le lieutenant à part :

« Mon cher Grandin, lui dit-il, je fais appel à tout votre dévouement.

— Je suis prêt, monsieur le Résident ; toutes mes dispositions sont prises : Je vais me mettre à la tête de la colonne pour enlever la position, et je mènerai l'attaque si vivement que nous serons auprès de madame Michon avant que les amazones aient eu le temps de se retourner.

— Non, dit M. Michon, ce serait trop dangereux. C'est autre chose que j'attends de vous. La reine est butée ; si nous essayons de la violence, un malheur sera vite arrivé. Mais j'ai rapporté de mon entrevue la conviction que vous pouvez tout obtenir de Kukahory. Allez la trouver ; il est inutile d'employer la menace ou le raisonnement, mais prenez-la par la douceur, demandez-lui de mettre Émilie en liberté. Elle ne vous le refusera pas si vous savez le lui demander. »

Grandin tortillait sa moustache d'un air rêveur.

« C'est que, dit-il, la reine est parfois très familière...

— Grandin ! mon ami ! car vous êtes mon ami, vous ne pouvez pas me refuser votre intervention. S'il arrivait malheur à ma femme, vous vous reprocheriez toute votre vie de ne l'avoir pas empêché. Alors même qu'elle aurait la vie sauve, est-il admissible qu'elle comparaisse devant un jury d'amazones, en compagnie de Benavilo, sous une inculpation aussi grotesque qu'infamante ? »

Cependant, Grandin hésitait encore, quand on lui fit passer un billet que madame Michon avait réussi à lui envoyer par un nègre suborné.

« Mon cher ami. Vous savez à quels dangers je suis exposée. J'ai acquis la certitude que vous, et vous seul, pouvez me tirer de cette terrible conjoncture. Allez voir la reine. Elle vous accordera tout ce que vous lui demanderez. J'ose compter sur votre amitié. Il n'y a pas de temps à perdre. — Émilie. »

Devant des instances aussi pressantes, Grandin ne pouvait plus reculer.

« Monsieur le Résident, dit-il, un officier ne connaît que son devoir. Je vais chez la reine. Si, plus tard, ma démarche était mal interprétée, vous pourrez témoigner que je l'ai faite en service commandé. »

Kukahory était retirée au fond de son palais, quand on vint lui annoncer que le lieutenant Grandin sollicitait l'honneur d'être admis en sa présence : un éclair de joie brutale sillonna sa face ardente. Elle fit retirer sa garde pour recevoir le lieutenant.

« Arthur ! dit-elle d'une voix étouffée en l'apercevant. Comme il y a longtemps !

— Excusez-moi, madame. C'est par discrétion que je ne suis pas venu plus tôt. Je craignais d'importuner Votre Majesté.

— M'importuner ! Je t'adore.

— Je suis vraiment confus... Si j'avais pu croire...

— Viens, dit-elle. Je vais te faire voir. »

Elle le prit par la main et, le conduisant dans un souterrain,



elle lui montra l'infortunée madame Michon, assise sur un tas de feuilles sèches, les mains liées derrière le dos.

« Oh ! fit Grandin, » révolté de la barbarie de ce traitement.

La reine l'entraîna ; à peine eut-il le temps de recueillir un regard suppliant de la prisonnière.

« Je la tiens, dit Kukahory, et je ne lâcherai pas mon odieuse rivale.

— Votre rivale ! Mais je ne l'aime pas, je ne l'ai jamais aimée.

— Tu ne l'aimes pas ? dit Kukahory d'une voix stridente. Et qui donc aimes-tu ? »

C'était le moment suprême. Grandin baissa les yeux d'un air timide, puis, les relevant vers le visage de la reine, il articula :

« Qui j'aime ? Kukahory ! Peux-tu le demander ? »

Un rugissement de triomphe sortit de la forte poitrine de Kukahory. Puis, se faisant douce et câline pour ne pas effrayer le lieutenant, elle se mit à genoux devant lui.

« Oh ! moi aussi, je t'aime, à en mourir. Je ferai tout ce que tu voudras pour te plaire ; tu viendras me voir tous les jours, nous irons nous promener ensemble, je te donnerai à manger, et j'enverrai des amazones jouer de la musique devant ta fenêtre.

— Oui, oui, disait Grandin. »

Madame Michon fut en effet remise en liberté le jour même,

et la reine fit grâce aussi à Benavilo sur la demande de Grandin. Mais ces événements avaient porté un coup funeste au prestige de la Résidence ; d'ailleurs la santé de madame Michon était compromise par la violence des émotions qu'elle avait traversées. Elle voulut à tout prix repartir immédiatement pour son pays, et M. Michon dut l'accompagner. Grandin resta chargé de l'intérim.

A leur arrivée, M. et madame Michon trouvèrent un télégramme du lieutenant :

« Très éprouvé. Prière instante me faire remplacer d'urgence. »

M. Michon se fit un devoir de transmettre cette demande au ministre en l'appuyant, mais le ministre, après avoir pris connaissance de la situation des affaires au pays de Tchad, fit expédier la dépêche suivante :

« Ministre à Grandin. Lac Tchad. — Vous êtes promu capitaine et vous demeurez chargé des affaires de la Résidence. Impossible vous remplacer actuellement. Gouvernement compte sur votre fermeté pour maintenir relations cordiales avec reine Kukahory. Aurez un congé de six mois tous les trois ans. »

GASTON BERGERET.

(Illustrations de Caran d'Ache.)

